

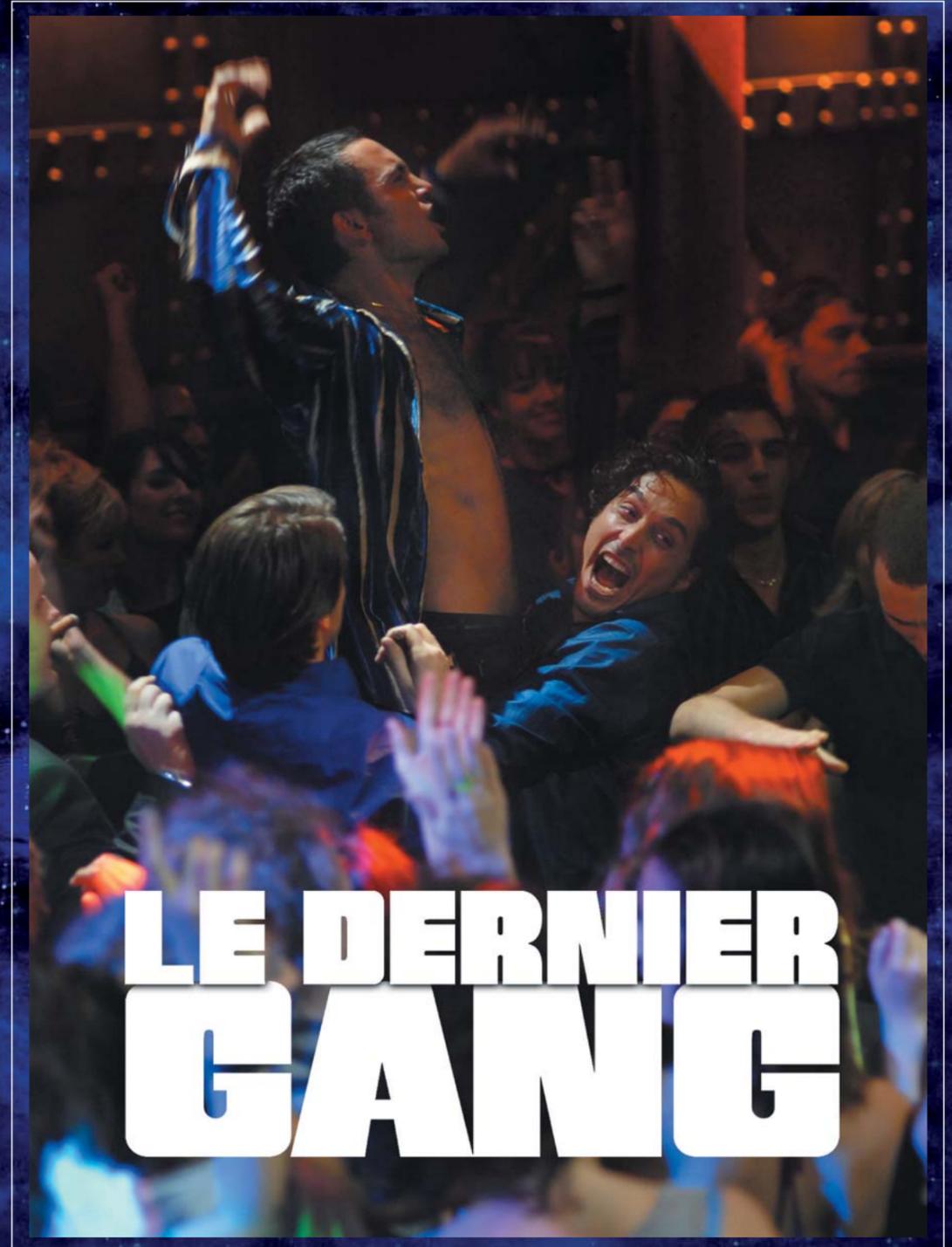


EUROPACORP

DÉJÀ PARUS :

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | YAMAKASI, LES SAMOURAÏS DES TEMPS MODERNES | 28 | A CORPS PERDUS |
| 2 | 15 AOÛT | 29 | LES BOUCHERS VERTS |
| 3 | ANTITRUST | 30 | DANNY THE DOG |
| 4 | PÉCHÉ ORIGINEL | 31 | ZE FILM |
| 5 | LE BAISER MORTEL DU DRAGON | 32 | LE SOUFFLEUR |
| 6 | DIVINE MAIS DANGEREUSE | 33 | LES YEUX CLAIRS |
| 7 | WASABI | 34 | IMPOSTURE |
| 8 | BLANCHE | 35 | AU SUIVANT ! |
| 9 | PEAU D'ANGE | 36 | LE TRANSPORTEUR 2 |
| 10 | LE TRANSPORTEUR | 37 | REVOLVER |
| 11 | LA TURBULENCE DES FLUIDES | 38 | LA BOITE NOIRE |
| 12 | RIRE ET CHÂTIMENT | 39 | TROIS ENTERREMENTS, LOS TRÉS ENTIERROS DE MELQUIADES ESTRADA |
| 13 | MOI CÉSAR, 10 ANS 1/2, 1M39 | 40 | APPELEZ-MOI KUBRICK |
| 14 | FANFAN LA TULIPE | 41 | ANGEL-A |
| 15 | TRISTAN | 42 | BANDIDAS |
| 16 | LES CÔTELETTES | 43 | LES FILLES DU BOTANISTE |
| 17 | ZÉRO UN | 44 | DIKKENEK |
| 18 | HAUTE TENSION | 45 | QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR |
| 19 | LA COULEUR DU MENSONGE | 46 | NÉ LE DIS À PERSONNE |
| 20 | LA FELICITA, LE BONHEUR NE COÛTE RIEN | 47 | ARTHUR |
| 21 | MICHEL VAILLANT | 48 | MICHOU D'AUBER |
| 22 | L'ENFANT AU VIOLON | 49 | ZÉRO DEUX |
| 23 | A TON IMAGE | 50 | LOVE (ET SES PETITS DÉSASTRES) |
| 24 | LES RIVIÈRES POURPRES 2, LES ANGES DE L'APOCALYPSE | 51 | L'INVITÉ |
| 25 | ONG BAK | 52 | SI J'ÉTAIS TOI |
| 26 | MENSONGES ET TRAHISONS ET PLUS SI AFFINITÉS... | 53 | LE DERNIER GANG |
| 27 | BANLIEUE 13 | | |

LE DERNIER GANG



LE DERNIER GANG



EUROPACORP présente

VINCENT ELBAZ GILLES LELLOUCHE SAMI BOUJILA CLEMENCE POESY

dans

LE DERNIER GANG

UN FILM D'ARIEL ZEÏTOUN

Durée : 2h02

SORTIE NATIONALE : 31 OCTOBRE 2007

www.lederniergang-lefilm.com

Numéro de visa : 101.250

Matériel disponible sur www.image.net

DISTRIBUTION

Europacorp Distribution
137, rue du Fbg Saint-Honoré
75008 PARIS
Tel : 01.53.83.03.03
Fax : 01.53.83.02.04

PRESSE

Dominique Segall/Astrid Gavard
20, rue de la Trémoille
75008 PARIS
Tél : 01 42 56 95 95
Fax : 01 42 56 03 05

www.europacorp.com

Synopsis

LE DERNIER GANG

1960

Réunis autour de Simon, 6 ans, trois gosses du même âge (Bonner, Maxime et Merle) s'apprêtent à faire leur premier coup : voler des canards sur l'étang du parc des Buttes Chaumont pour les revendre aux bouchers de Belleville.

1981

Vingt ans plus tard, les mêmes forment le noyau dur du Gang de Belleville, parfois appelé "Les Postiches", gang qui marquera les esprits par son audace et les méthodes qui ont fait de ses membres des fantômes insaisissables.

Leur singularité : se déguiser et se transformer physiquement pour se fondre dans le paysage des beaux quartiers, pénétrer dans les banques comme de respectables clients, maîtriser personnel et clients avec un sang-froid total, puis dévaliser en rafale les coffres des particuliers, quitte à rester plusieurs heures pour achever le travail. Rien ne les arrête. Pas même Julie, le grand amour de Simon ; pas même Claire, la fille qu'ils ont eue ensemble.

Pas même, et encore moins, la menace policière qui grandit à chaque casse et qui agit comme un excitant sur l'ambition et l'audace du gang. Mais ce dont Simon ne se doute pas, c'est que depuis longtemps, il est le gibier d'un chasseur patient et obstiné. Un policier "différent", Milan, qui à force de le traquer, a fait de lui sa raison de vivre, et qui attend lui aussi le moment de l'affrontement. Pour tirer le premier.



Note d'intention

Je n'avais pas envie de faire un film de plus sur le "Milieu". Je n'avais pas davantage envie de m'attacher à une histoire pour laquelle il me faudrait idéaliser mes personnages. Ce qui m'intéressait, c'était de trouver le moule dans lequel mes thèmes, mes obsessions, allaient pouvoir prendre corps. C'est en ce sens que ma rencontre avec André Bellaïche a été déterminante.

Parce que son histoire personnelle est très particulière et mystérieuse – autant que le sont ses liens avec le Gang des Postiches – j'étais libre d'inventer, d'adapter, de me glisser dans cette histoire.

Parce qu'elle est aussi incroyablement rocambolesque – chaque événement qu'il a vécu aurait dû le condamner à prendre 1000 balles – je n'avais nul besoin de l'idéaliser. Condamné à mort par contumace à l'âge de 24 ans, en cavale pendant 10 ans, présumé associé au gang le plus célèbre des années 80, arrêté les armes à la main, évadé, à nouveau emprisonné, et après une longue incarcération, totalement réinséré, toujours amoureux de la femme qu'il a rencontrée quand il avait 20 ans, et fier de la splendide fille qu'ils ont eue pendant leurs années de cavale... Sa vie est un roman et lui, un vrai personnage.

Bien sûr, tout cela n'est que la façade qu'il a fallu dépasser pour pénétrer sur le territoire des doutes, des angoisses et des peurs, des illusions déçues, des amitiés trahies et des blessures mortelles... Autant de choses qui poussent en dehors de la vie, ôtent la force, si ce n'est l'envie, de résister, de continuer. Pourquoi certains y arrivent et d'autres pas ? Pourquoi certains, nés dans les mêmes conditions, se retrouvent voyous et d'autres fonctionnaires ?

Questions sans réponse, zones d'ombre multiples... Ces vies sont le miel des scénaristes, et ce film n'est en rien un documentaire scrupuleux sur l'histoire de tel personnage ni celle de tel gang. J'utilise simplement les éléments de leurs histoires comme la majorité des cinéastes le font lorsqu'ils se frottent au genre : ce que l'on met dans nos films s'inspire du "vrai", tout en étant obligatoirement retraité. Ce qui explique que le scénario de ce film a été en partie inspiré par certains faits reprochés à André Bellaïche par la justice, faits dont il a été reconnu "non coupable" pour les plus graves d'entre eux.

Au fond et comme toujours "quand la légende dépasse la vérité, on publie la légende".

Ce que j'ai voulu retenir de nos discussions, ce sont donc les éléments qui recoupaient des thèmes qui me sont chers : le fait d'être issu d'un milieu difficile, de ne pas avoir les bonnes cartes en main, de se battre pour les obtenir, pour sortir de son milieu et s'élever. La faculté d'adaptation aussi, qui suppose d'être habité par l'envie obstinée de vivre. Cette idée était le socle du *Nombril du Monde*, et je l'ai retrouvée dans cette histoire : il n'y a pas de grandeur dans la mort. Quand on l'affronte, c'est pour mieux l'éviter, pour éprouver davantage encore le plaisir de vivre.

En ce sens, ce long métrage va volontairement à l'encontre de la tradition du film noir, qui a tendance à sublimer le nihilisme. Parce que le renouveau du genre repose sur la crise que traverse la société, je n'ai pas voulu l'aborder en ignorant mes responsabilités et je n'ai pas voulu que mon film, même simple goutte d'eau dans l'océan, serve, noyé au milieu d'autres, d'alibi à la sourde violence qui monte autour de nous comme unique moyen de s'exprimer, ni à la sublimation de la mort au nom d'un idéal contestable.

C'est pourquoi de mon côté, pour apporter une pierre à l'édifice, j'ai aimé raconter à quel point la vie animait l'action de ce gang.

Et, tout paradoxe mis à part, il n'y a rien de plus beau pour moi que de donner naissance à un film sur la vie.

Ariel Zeitoun



Conversation avec Ariel Zeitoun

Retour au film noir

« J'ai toujours énormément aimé le polar, le film noir. L'un de mes premiers longs métrages, *Saxo*, en était un. S'il y a un univers dans lequel je me suis senti à l'aise, c'est bien celui-ci, aussi bien sur un plan scénographique, filmique, que du point de vue de l'ambiance et de la relation aux personnages. Ce genre occupe une place toute particulière dans mon esprit : si je devais partir sur une île déserte, j'emporterais prioritairement *Le Parrain*, *L'Impasse*, *Les Affranchis* et *Le Cercle Rouge*. Parce qu'on y trouve tout : la trajectoire des individus, leur vie sociale, leur rapport au monde, le monde des vivants comme celui des morts. Et pour moi qui le suis, il n'y a pas de film plus mystique qu'un polar... et l'on n'a pas

besoin d'être croyant pour être mystique. Bref, je suis profondément fan de ces films.

Or, début 2000 en France, on n'en réalisait plus, ou très peu. Suite à la vampirisation du genre par la télévision, on ne pouvait plus en monter au cinéma, on était à la recherche d'un nouveau modèle pour ce type de films. De mon côté, j'avais l'envie furieuse d'en refaire. Et les hasards m'ont fait rencontrer, quasi simultanément, Olivier Marchal, André Bellaïche et Vincent Ravalec : l'ancien flic, l'ancien gangster et l'ancien journaliste, porteurs de trois versions très différentes du monde du banditisme. En parlant avec eux, séparément, je me suis dit qu'il serait amusant de réaliser un triptyque, en changeant évidemment de point de vue à chaque film.

Olivier Marchal est arrivé avec l'idée de *Gangsters*, que j'ai produit avec mes amis de LGM ; avec Vincent Ravalec, nous voulions traiter l'histoire d'un flic infiltré dans la pègre marseillaise. Hélas, nous avons trop traîné et nous avons été rattrapés par d'autres projets similaires. Avec André Bellaïche, ont commencé de longues conversations sur sa vie et celle du Gang des Postiches ; c'est de là que vient *Le Dernier Gang*. »

Le traitement du genre

« Au fur et à mesure que je parlais avec lui, des choses se dégageaient de son histoire qui recoupaient des thèmes très présents en moi, des thèmes que j'ai souvent traités dans mes films, en particulier dans *Le Nombri* du

monde : l'histoire de gens issus d'un milieu un peu difficile, qui décident de se battre contre ce milieu pour en sortir. L'idée de la rencontre entre personnage et "fatum", et le refus, qu'il soit vain ou pas, de s'y plier, mais surtout cette envie obstinée de vivre. Je m'attendais, en rencontrant André Bellaïche, à tomber sur un type qui allait se prendre pour un héros, vivant dans une certaine nostalgie et la fierté de ce qu'il avait été. En réalité, j'ai découvert un homme extrêmement sympathique et chaleureux, malin, intelligent, mais surtout "vivant" en dépit de l'histoire incroyable qu'il me racontait. Car s'il y a une

chose qui ne m'intéresse pas du tout, que ce soit dans la vie ou dans certains films, c'est la fascination pour la mort. Je n'en éprouve aucune, j'aime les gens qui se battent pour vivre, et André m'apportait cette dimension. Et dans la plupart des polars, il n'y a d'issue et de grandeur que dans la mort. Si réaliser un film, c'est parler aux gens des choses qui nous touchent, alors j'ai eu envie de raconter cette histoire pour ce qu'elle a d'exemplaire et aller volontairement à l'encontre de la tradition du film noir. Parce que, très paradoxalement, ce qui animait l'action de ce gang, c'était avant tout la vie. »

Fiction / Réalité

« Daniel Saint-Hamon, Laurence Siari et moi-même avons commencé à travailler sur le script de ce film aux alentours de 2003. A l'époque, aucun livre n'avait encore été écrit sur le Gang des Postiches et les seuls éléments dont nous disposions étaient les coupures de presse, les reportages audio et télé, et bien sûr, le témoignage d'André Bellaïche. Il avait été arrêté en même temps que les Postiches à Yerres, dans la région parisienne, et désigné à l'époque comme le cerveau du gang. Mais André n'a jamais rien avoué à ce sujet, et la justice n'a jamais réussi à le confondre.



Notre démarche n'a pas été d'écrire un film sur "le Gang des Postiches et/ou André Bellaïche, coupable ou innocent". Nous ne sommes pas des enquêteurs, mais des scénaristes. Notre but n'était pas d'éclairer les zones d'ombre de ces histoires mais de les exploiter, de "délirer" dessus pour permettre au film d'échapper à la contingence. D'autant que "il n'y a aucune certitude que la Vérité, quand, et si elle est révélée, s'avère très intéressante".

Et des mystères et des zones d'ombre, il y en a à foison ! Les origines du groupe, les méthodes utilisées, leur longue impunité, les conditions de leur arrestation. Six ans de braquages et de casses sans que la police n'ait jamais eu le moindre renseignement sur eux, c'est assez exceptionnel ! Et si certains voient dans nos "solutions" un embryon de vérité, alors c'est que notre travail a été efficace. Mais il ne faut pas oublier qu'une fiction inspirée de la réalité est un cercle dont le centre se trouve toujours ailleurs.

La base de notre scénario se trouve dans deux moments : République et Docteur Blanche, séparés par 10 ans. Dans chacune de ces actions, un homme n'a pas été identifié. Nous avons imaginé qu'il s'agissait d'un seul et même homme. Et c'est son parcours que nous racontons, forcément imaginaire puisque personne ne sait qui il est. Et pour cela nous nous sommes appuyés, d'une part sur les faits objectifs que chacun peut trouver dans tous les articles écrits sur les Postiches, et d'autre part, sur les éléments qu'André Bellaïche a accepté que j'emprunte à sa vie pour les prêter à ce personnage : la vie quotidienne d'un homme en cavale avec femme et enfant.

Ce qui importait en revanche, c'était de rester fidèle à l'esprit de cette bande : ne jamais oublier qu'il s'agit de copains d'enfance, qu'il s'agissait d'un groupe métissé qui est resté volontairement en marge du milieu, uni par un profond sentiment d'amitié et la volonté d'accomplir quelque chose qui

n'avait encore jamais été fait. Ce ne sont pas des voyous traditionnels, ils sont animés d'une conscience anarcho-soixante-huitarde, ils ont inventé une nouvelle forme de banditisme en constituant un gang particulier, basé sur la solidarité, le plaisir de l'argent et du fun, et aussi et surtout, non pas sur la non violence – ce serait idiot de dire cela – mais sur l'idée d'éviter au maximum l'utilisation des armes. Lorsque le gang s'est constitué, après la mort de l'un d'entre eux, leur credo a été : "plus jamais ça, plus jamais la mort". Petit à petit, en mélangeant les éléments humains, intimes, personnels, et les éléments plus généraux qui font partie de l'histoire et de la légende des Postiches, nous avons réussi à sortir cette histoire d'un cadre documentaire pour en faire un film. »

La prépa

« Selon moi, le tournage doit être un moment magique pendant lequel on vit une aven-

ture à part, et je ne l'ai ressenti sur aucun de mes films en dehors de *Yamakasi*, qui m'a sans doute beaucoup aidé à faire *Le Dernier Gang*. Avec *Yamakasi*, j'ai en effet découvert la liberté : comme je n'avais eu qu'une semaine de préparation, je n'avais aucune idée préconçue sur rien. J'étais arrivé nu et il avait bien fallu tourner chaque jour. Pour *Le Dernier Gang*, j'avais l'obsession qu'il en soit de même alors que j'étais dans la situation inverse puisque j'avais vécu une incubation de sept ans avec ce projet ! Quand est venu le moment de la préparation, j'ai donc commencé à volontairement me détacher du scénario, j'ai évité d'aller sur le décor, de me livrer à une prépa classique. J'ai également refusé un découpage précis car je voulais arriver chaque jour sur le plateau en me demandant ce que j'allais faire. C'était un peu risqué bien sûr, mais je dois admettre que c'est ce qui m'a permis de réaliser ce film dans un état de totale liberté : je voulais que tout se règle sur le

tournage, dans ce moment de confrontation entre le texte, les acteurs, les décors, la technique et les envies de mise en scène qui me venaient sur le coup. Si bien qu'au bout d'une semaine de tournage, Vincent Elbaz m'a dit : "Tu réalises ce film comme si tu faisais un casse". Effectivement, si le tournage a été "speed" en permanence, c'est parce que je voulais imprimer cette même énergie au film. C'est d'ailleurs la seule réponse que je donnais à ceux qui me posaient des questions concernant mes intentions de mise en scène : "Le film doit avoir une énergie particulière, y compris dans les scènes où les personnages sont statiques". Retrouver l'énergie de ces types dans la volonté qu'ils ont de se tirer vivants de leurs casses, puis de choisir de vivre autrement en se faisant arrêter dans la dignité plutôt que de vivre l'autre prison qu'est la cavale. Il fallait que la mise en scène accompagne cette sensation de vitesse, d'angoisse, et c'est venu de cette absence de prépara-

tion. Du coup, le tournage a été dur, on a tous beaucoup donné, mais il restera pour moi un souvenir de bonheur absolu. Evidemment, tout cela n'a été possible que grâce à la "souplesse" des comédiens, au dévouement sans faille de la 1^{ère} assistante, Zazie Carcedo, et aussi, beaucoup, grâce à l'étroite complicité qui m'unissait au chef opérateur Sébastien Pentecouteau, à Donatienne de Goros, "LA" scripte, et à Eric Leroux, cadreur-steadycamer de la mort ! Tous les trois ont constitué ma Dream Team. »

Simon

« Pendant la période d'écriture, je ne réfléchis pas à la silhouette que le personnage doit avoir. J'y ai d'autant moins pensé cette fois que j'avais décidé de totalement oublier les personnages réels. Je me rappelle la première fois où André Bellaïche (1m62) a rencontré Vincent Elbaz (1m86), Laurence, la femme d'André, lui a dit : "De toute façon, moi, je t'ai toujours vu grand".



Mais ce n'est pas à Vincent que j'ai proposé en premier le rôle de Simon. Même si pour tout le monde, il était évident que son talent, son abatage naturel, sa formidable énergie et sa générosité le prédisposaient à tenir le rôle principal, moi je ne voulais pas, parce que dans un rôle similaire qu'il avait tenu quelques années auparavant, il ne m'avait pas convaincu. J'avais d'ailleurs mis longtemps à comprendre pourquoi. En fait, en même temps qu'il jouait, il jugeait son personnage. Qu'il condamnait d'ailleurs sans circonstances atténuantes !

Alors je lui ai proposé le rôle de Milan. Poliment, il a lu le scénario et m'a rappelé pour me dire que le seul rôle qui l'intéressait était celui de Simon. Moi, dès notre rencontre, j'avais commencé à gamberger : ce que je découvrais de lui, son implication quand il parlait de l'ambiance et du personnage, ont fait que petit à petit, j'ai basculé. Mais je lui ai demandé d'être fier

de Simon, et de l'aimer, Bon ou Méchant. Et de s'aimer lui aussi. De ne pas être son propre juge. De laisser ce soin aux autres. Bref, d'être un être vivant de toutes ses tripes, pas un introspectif distancé. J'étais inquiet parce qu'au fur et à mesure de nos discussions, je ne voyais plus que lui pour incarner Simon. Il m'avait convaincu avant que j'aie besoin de le convaincre.

Et Vincent a effectivement offert à Simon un imaginaire qu'aucun autre acteur n'aurait pu lui apporter, il a immédiatement et instinctivement pris la place du chef du gang. Il m'a procuré sur le tournage une jubilation permanente. Il a comblé toutes mes attentes et au-delà. »

La bande de Simon

« Casa et Simon.... Ils sont les faces d'une même pièce, Casa est aussi doux, fin, nuancé et réfléchi que Simon est vio-

lent, brouillon, emporté et impulsif. Mais que l'on ne s'y trompe pas, Casa est encore plus jusqu'au-boutiste que Simon, car ses pulsions, il ne les contrôle que pour mieux les lâcher. Cela a été un très beau moment quand Sami, acteur que j'apprécie infiniment, a accepté le rôle. Il a ensuite fallu organiser toute la bande autour de Vincent, mais là encore, on n'a jamais cherché la ressemblance avec les "vrais" personnages. Comme le conseillait Philippe Noiret à ses metteurs en scène : *"Ne cherchez pas des acteurs qui ressemblent aux personnages, choisissez de bons acteurs"*. Et c'est le principe que l'on a adopté pour le casting : choisir des acteurs qui nous donnaient envie de passer du temps avec eux. Leurs origines étaient importantes, il fallait que l'on sente immédiatement les potes d'enfance. En les voyant ensemble pour la première fois, au-delà des qualités d'acteur, il fallait que l'on reconnaisse des amis de toujours, sans même connaître leur histoire. »

Flic ou voyou ?

« S'il y a un personnage dans le film qui est plus inventé que tous les autres, et qui repose en même temps encore plus sur du réel que tous les autres, c'est bien celui de Milan, le flic. En fait, il y en a eu plusieurs dans la réalité et Milan est le résultat de leur accouplement ! Nous avons utilisé les éléments objectifs, en particulier l'attitude étrange de Mertz – le vrai policier qui a fait tomber les Postiches – et en réponse aux questions que cette attitude soulevait, nous lui avons créé une intimité. L'idée me trotait dans la tête depuis le jour où il m'avait été donné d'assister à une scène étonnante, à l'époque où je voyais beaucoup Olivier Marchal et André Bellaïche. Je ne les mettais jamais en présence, mais un samedi matin, le hasard a fait qu'ils se sont retrouvés ensemble dans les bureaux. Passé le traditionnel échange d'amabilités, et un logique sentiment de curiosité, on sentait bien qu'un mur infranchissable restait dressé entre eux : l'un, en face d'un en

face d'un voyou, repensait comme le flic qu'il n'a jamais cessé d'être.

Ce qui m'avait frappé, c'est que Marchal connaissait beaucoup de détails sur Bellaïche et sur le gang, alors que Bellaïche en savait très peu sur Marchal, qu'il englobait dans l'entité "flic". Parce que les flics vivent avec les voyous dans la tête, petit à petit, ils font partie de leur existence, ils deviennent une véritable obsession. Et c'est ainsi qu'est né le personnage de Milan, "habité" par le gang : il s'est immergé dans leur vie. Il les connaît tellement intimement qu'ils font partie de la sienne, jusqu'à la névrose. C'est une des raisons à son acharnement, mais pas la seule. Avant tout, Milan est un bon flic. Il fait son métier à fond. Où est l'étrangeté, la bizarrerie là-dedans ? C'est l'inverse qui serait étrange, non ?

En parlant de cela, on met aussi le doigt sur un des mystères de l'histoire réelle. Le policier qui a inspiré les faits et gestes de Milan

dans la dernière partie du film a exactement fait ce qui est montré dans le film. Pour certains, "il a pété un plomb". Pour d'autres, "il voulait se payer les Postiches" ; et pour les plus réfléchis, "son attitude relève du mystère"... D'autant plus qu'il a été blanchi par sa hiérarchie et même promu. Si j'ai privilégié la piste la plus "mystérieuse", ce n'est pas seulement parce qu'elle est la plus propice à la scénarisation, mais c'est aussi parce qu'un mystère en dévoile toujours un autre : le commissaire de quartier qui intervient sur le premier casse des Postiches, rue de Crimée en septembre 1981, est le même homme qui, 5 ans après, va être chargé de les arrêter, et qui va justement faire tout déraiper. Et la cassette de vidéo surveillance que les Postiches, encore inexpérimentés, ont oublié d'emporter ce jour-là, sera remise à ce commissaire qui ne la versera pas au dossier ! On pourrait, encore et encore, soulever d'autres zones d'ombre, s'embarquer sur des pistes qu'Olivier Marchal a d'ailleurs exploitées dans *36 Quai des Orfèvres*, mais je sortirais de mon sujet.



Pour en revenir à Milan, rien ne peut être simple chez ce personnage parce qu'il n'est pas simple d'être flic. Comment respecter des règles que d'autres piétinent en permanence ? Il faut être habité par une idée forte qui permet de transcender tous les freins, les raisons de laisser tomber. C'est ce que possède Milan : une raison de continuer plus forte que toutes les raisons d'abandonner. Il est à la recherche de l'honneur perdu de son père, son propre honneur en conséquence.

Nous avons chacun nos mystères. L'irrationnel et l'inconscient tiennent la part la plus importante dans nos décisions. Il en va ainsi pour Simon et Milan. Ils sont proches l'un de l'autre parce que sans le savoir, ils ont le même manque : celui d'un père absent. C'est en fait la seule chose qui les réunit, qui crée entre eux un lien oserais-je dire mystique. Et c'est un autre thème qui m'unit à cette histoire, et que j'ai traité dans mes films les plus personnels. Mais ils ne se ressem-

blent pas, ne s'admirent pas, ne pourraient pas échanger leur place. Milan met tout simplement autant d'acharnement à attraper Simon que Simon en met à lui échapper. Personne n'est surpris par l'attitude du voyou, pourquoi l'être par celle du policier ? Et Gilles Lellouche, qui est l'un des comédiens les plus puissants que j'ai rencontrés, a apporté au personnage de Milan ce côté tranchant, "inéluçtable", cette façon de rentrer dans l'histoire des autres. »

Cherchez la femme

« Julie va peu à peu devenir un repère, une borne pour Simon : c'est le risque de la perdre qui le fait revenir dans ses limites et c'est quelque chose qui m'avait beaucoup frappé dans l'histoire réelle, que je tenais à mettre dans le film. Cela a été une très belle rencontre entre Clémence Poésy et Vincent Elbaz : ils ont tout de suite dégagé une intensité et une complicité sidérantes, cela jaillissait du couple

qu'il formait. Clémence est une grande séductrice doublée d'une grande travailleuse, elle est capable de toutes les émotions. Peu de scènes peuvent lui résister, elle n'a peur de rien malgré son apparence fragile, elle est en réalité formidablement solide. Quant à Gabriella Wright, elle m'a apporté sa beauté, mais aussi son écoute et son énergie. »

La direction d'acteurs

« Sur ce film, j'ai beaucoup parlé avec les acteurs, en tout cas, j'ai essayé autant que j'ai pu de ne jamais être obsédé par une sonorité ou un élément à retrouver, mais de ne penser avec eux qu'aux choses à trouver. J'ai dessiné des lignes pour chacun des personnages, et, à l'intérieur de ces lignes, j'aimais les voir évoluer, sachant qu'en fonction de chacun, les lignes étaient plus ou moins lâches. Je désirais qu'ils prennent des risques et leurs responsabilités, et je crois qu'ils n'ont pas détesté cela. J'ai eu envie qu'ils abordent le tournage dans le même état d'es-

prit de liberté que moi. Cela s'est d'ailleurs mis en place très spontanément avec Vincent Elbaz, avant même le tournage, puisqu'on a commencé à parler ensemble du film près d'un an avant de tourner. Nous nous retrouvions au bureau où nous étions censés faire des lectures. En fait, quasiment en même temps, on refermait le scénario et on commençait à parler. On évoquait une séquence du film, on enchaînait sur la référence qui l'inspirait, de là on passait à l'époque à laquelle elle s'était déroulée, ce qui entraînait d'autres anecdotes qui n'avaient plus rien à voir avec le scénario. Nous nous sommes ainsi nourris pendant un an. On se promettait de commencer les lectures la fois suivante mais on ne l'a jamais fait, jusqu'à une semaine avant le tournage. Inconsciemment, nous avons attendu pour commencer le moment où l'on dit "Moteur". Et j'ai appliqué le même principe avec les autres acteurs. Pour constituer l'intimité de leur bande, j'ai aussi volontairement choisi de commencer par tourner

des scènes sans dialogues, dans un café du boulevard de Belleville ou en boîte de nuit : pour créer l'esprit de groupe, les faire danser ensemble, s'amuser, et pour qu'ils en gardent un souvenir qui les porte durant tout le film. Il n'y a rien de plus fédérateur pour une bande de 5 mecs que de se retrouver entourés de 50 jolies filles : ils vont en tirer un maximum d'anecdotes !

J'ai aussi eu la chance, dès le premier jour de tournage, de trouver une image qui symbolise parfaitement – mais autrement – la bande en tombant par hasard sur le manège pour enfants qui se trouve au bout du boulevard de Belleville. Après négociation via André Bellaïche, qui connaît tous les commerçants du quartier, le gérant nous a autorisés à mettre des adultes sur son manège. Et je crois que c'est l'une des plus belles scènes du film : plutôt que d'avoir cinq types qui déambulent sur le Boulevard en se la jouant, j'ai choisi de montrer des cadors qui, l'espace d'un instant, redeviennent des enfants.

Une des principales difficultés était de contrôler l'évolution des personnages dans le temps. Nous tournions dans un tel désordre chronologique qu'à tout instant, nous pouvions nous perdre. L'affaire était si compliquée qu'ils ont fini par n'y plus penser, et tous les matins, tous les jours, je les "recadrais". C'étaient des moments intéressants, comme si ils lâchaient prise.»

Les scènes de braquages

« J'avais bien sûr beaucoup d'images de films dans la tête mais j'ai fait en sorte de ne jamais aller vers elles. Que ce soit *Un après-midi de chien* ou *Heat*, je savais que je ferais différemment, puisque je parlais de ce principe de non préparation : je ne connaissais pas à l'avance le décor des banques dans lesquelles on allait tourner, je n'y mettais pas les pieds. Ce qui ressortait de mes conversations avec André, c'est que les premiers casses de cette bande, avant même la constitution du Gang des Postiches, ont été complètement



improvisés : ils ont appris sur le tas et ont eu beaucoup de chance parce qu'ils ont commis de nombreuses erreurs au début et s'en sont sortis par miracle. On a donc fait de même : on a tourné les casses au fur et à mesure, pour que les acteurs apprennent eux aussi sur le tas. On a commencé par leur premier casse et peu à peu ils ont pris de l'assurance ! On savait à peu près où on allait mettre la caméra mais sur l'émotion qu'ils devaient dégager et sur leur organisation, leur façon de tenir un pistolet, je ne voulais aucune répétition. Car en répétant, on risquait de perdre l'énergie, l'adrénaline. Pour être très franc, on a répété une fois parce qu'il s'agissait d'une scène de cascade. André Bellaïche était présent ce jour là et pour le fun, je lui ai demandé de nous montrer comment faire... c'était effectivement très impressionnant ! Mais il n'était pas question de dire aux acteurs de l'imiter : on avait beau parler des attitudes, il fallait qu'ils se rendent crédibles en situation. Ce qui a été drôle, c'est qu'une fois passés les premiers casses, au

moment d'entrer dans le décor, tous s'installaient en "pro", chacun assumant son rôle ! »

Le Paris des années 80

Le problème qui pouvait se poser avec ce film, c'est qu'il devait se passer dans le Paris des années 80. Tourner dans Paris aujourd'hui, c'est déjà difficile, mais simuler le Paris des années 80, c'est quasi impossible. Et pour moi, la condition sine qua non pour réaliser ce film, c'était d'éviter de me perdre dans le réalisme des décors. Du coup, dans mes choix de mise en scène, j'ai fait en sorte que les extérieurs n'aient aucune importance. Evidemment, on a marqué Belleville, le quartier fondateur de la bande, mais pour le reste, je ne me suis pas laissé entraver : on a évité les anachronismes les plus criants mais je me suis refusé à faire un film sur les années 80 et j'ai surtout essayé de restituer l'esprit de l'époque. Il ne fallait surtout pas que la lourdeur d'une reconstitution vienne entraver le dynamisme et

l'énergie que je voulais donner au film. Pour me donner une idée du look des personnages, j'ai repris quelques photos de mes tournages dans les années 80 et franchement, je crois que j'ai toujours le même pull ! Bref, ma consigne à tous les corps de métier qui ont travaillé sur le film a toujours été : *"ne cherchez pas la reconstitution minutieuse, adaptez l'époque !"* La musique contribue aussi à la restituer, au travers de certaines chansons de "ces années-là" même si on a été soft, parce qu'en mettre trop aurait rendu le film nostalgique, ce que je voulais éviter comme la peste. »

Le contexte politique

« J'avais presque envie, sur le modèle de la chanson de Michel Delpech, *L'inventaire 66*, de ponctuer le film d'images clé du contexte social, culturel, politique... mais il y avait le risque de tomber dans un côté almanach un peu lourd. Ce que j'ai essayé de faire du coup, c'est inclure quelques images d'archives pour

faire exister le contexte politique et faire comprendre en quoi l'élection de Mitterrand a pu autant favoriser l'émergence de cette bande. La grande idée du Gang a été de comprendre que ce qu'il y avait dans les coffres de particuliers n'était pas toujours déclarable, et qu'il y avait peu de chance de voir les assurances passer un contrat sur leur tête. C'est d'ailleurs ce qui a rendu les Postiches si populaires : voler l'argent des riches, argent planqué, donc forcément mal acquis ! On voit aussi les membres du gang aller voter pour Mitterrand, qui abolit la peine de mort, et puis le fameux *"Au revoir"* de Giscard d'Estaing : je ne pouvais pas ne pas l'utiliser ! Au fur et à mesure que le film avance, on insiste plus sur les questions posées par les journalistes de l'époque et sur les réponses apportées à ces questions. La thèse, qui implique les Renseignements Généraux, pourrait d'ailleurs expliquer l'éphémère impunité dont a bénéficié le gang pendant un moment. C'est une hypothèse très crédible... »

Le mot de la fin

« L'un de mes films préférés est *L'Impasse* de Brian de Palma, avec Al Pacino, qui commence quasiment là où se termine *Le Dernier Gang*, puisque, grosso modo, c'est l'histoire d'un type qui sort de prison et qui tente de changer de vie. Mais le personnage de Carlito Brigante est condamné par les règles classiques du film noir, qui veulent que son destin le rattrape quoi qu'il fasse. Alors pour moi, *Le Dernier Gang*, c'est un peu faire en sorte que Brigante réussisse à monter dans le train et à partir avec sa femme. Parce qu'on a toujours le temps de mourir, non ? »

FILMOGRAPHIE

Réalisateur

2007
LE DERNIER GANG (+ scénariste)

2001
YAMAKASI, LES SAMOURAIS
DES TEMPS MODERNES

1998
BIMBOLAND

1997
XXL
UNE FEMME TRES, TRES,
TRES AMOUREUSE (+ scénariste)

1993
LE NOMBRIL DU MONDE (+ scénariste)

1987
SAXO (+ scénariste)

1984
SOUVENIRS, SOUVENIRS (+ scénariste)

Producteur

2007
LE DERNIER GANG d'Ariel Zeïtoun
3 AMIS de Michel Boujenah
(Producteur délégué)

2006
BANDIDAS de Joachim Roenning

2004
BLUEBERRY de Jan Kounen
(Producteur délégué)

2003
PERE ET FILS de Michel Boujenah

2002
GANGSTERS d'Olivier Marchal

De 1980 à 2000, Ariel ZEITOUN a produit 35 longs métrages parmi lesquels :

LA BANQUIERE de Francis GIROD,
LE GRAND PARDON d'Alexandre ARCADY,
COUP DE Foudre de Diane KURYS,
L'HOMME BLESSE de Patrice CHEREAU,
LE GRAND FRERE de Francis GIROD,
DESCENTE AUX ENFERS de Francis GIROD,
CHOUANS de Philippe de BROCA,
JEAN GALMOT AVENTURIER d'Alain MALINE,
BABY BLOOD de d'Alain ROBAK,
LACENAIRE de Francis GIROD



SIMON : Le cerveau

Vincent Elbaz

Qu'est-ce qui vous a attiré chez Simon ?

Il faut savoir que la première fois que j'ai lu le scénario, c'était à priori pour le rôle de Milan. Mais je n'avais pas été attiré par ce personnage car il était trop fictionnel à mon goût. Ce qui m'intéressait, c'était la démarche d'Ariel Zeitoun : partir d'un fait divers, d'une histoire vraie, et en faire une fiction qui s'attache aux failles et aux émotions des personnages, notamment celles de Simon. Il a de vrais moments d'humanité, mais aussi des accès de cruauté, et il faut l'aimer tel qu'il est. Quand on joue ce type de rôle, il est nécessaire d'oublier les préjugés autant que la complaisance : c'est ce que faisait Ariel dans ce scénario, et c'est ce qui m'intéressait.

Aviez-vous déjà entendu parler d'André Bellaïche et du Gang des Postiches ?

Le nom du gang m'était familier mais je n'ai découvert son histoire qu'en travaillant sur le scénario. Par la suite, j'ai rencontré André Bellaïche, mais je me suis surtout attaché au rôle tel qu'il était écrit : je trouvais difficile de me raccrocher à des anecdotes. J'ai préféré faire avec ce que je suis et laisser place à mon imagination et à un travail de projection en situation.

Du coup, comment s'est construit Simon ?

En fait, je fonctionne de la même façon pour tous les rôles, en me disant : *"si j'étais le personnage, comment j'agis ?"*. Plus que jamais sur ce film, j'ai laissé faire mon instinct de jeu, en bénéficiant d'une grande liberté de la part d'Ariel, qui m'a vraiment fait confiance. Je devais jouer des situations que je n'ai évidemment jamais vécues, et donc pour les-

quelles je n'avais aucun référent. En temps normal, il est plus facile pour moi de me projeter dans une réalité que je serais susceptible de connaître : en l'occurrence, le film se déroule dans une autre époque, avec un rapport aux femmes différent. Comme Simon est un chef de gang, mais qu'il dirige une bande de potes, je l'ai "attaqué" par la gentillesse et tout ce qui fait qu'un mec comme lui peut séduire sans être vraiment séduisant à la base. A priori, on se dit qu'on ne pourrait jamais supporter de vivre avec un type aussi instable émotionnellement, mais Simon est aussi un grand manipulateur et un grand séducteur. Je voulais qu'en le croisant dans la rue, on ne voie pas immédiatement un voyou en lui. Et il était hors de question que dans mon interprétation, on sente le regard de l'acteur sur ce qu'il était en train de jouer, ou que l'on perçoive un jugement sur la voyoucratie. Au contraire, je voulais que ce soit totalement inconscient, instinctif. C'est pourquoi je me suis beaucoup attaché au déséquilibre émotionnel : je me suis dit que Simon était en quelque sorte un psychotique, mais un psychotique sympathique, comme on peut tous l'être !

Y avait-il un plaisir particulier à se frotter au genre ?

Effectivement, en tant que spectateur, je suis très fan des films de voyou – les Giovanni, Melville – mais aussi des films noirs américains des années 40/50 et des polars français des années 70. Mais ce qui était intéressant avec *Le Dernier Gang*, c'était d'avoir quelqu'un de vivant pour raconter à la fois son expérience du milieu et sa vie de couple. Pour une fois, la référence immédiate n'était pas un héros de cinéma.



Vous avez passé peu de temps avant le tournage avec les autres acteurs du gang : comment avez-vous travaillé la complicité évidente qui devait vous unir ?

Ce qui nous a beaucoup aidés, c'est de commencer par des scènes de boîtes de nuit : il fallait danser et créer une façon de "vivre" la boîte de nuit qui ne pouvait pas être celle du client lambda. Quelque chose qui soit à la fois cinématographique et spontané, qui crée une véritable

alchimie entre nous. Ces scènes, très physiques et sans dialogues, ont désinhibé tout le monde !

Et avec Sami Bouajila/Casa, votre "frère" ?

De la même façon, nous sommes immédiatement rentrés dans des rapports tactiles. En termes de jeu, nous sommes très différents : Sami est vraiment respectueux du texte, très "intérieur" dans son jeu, alors que je suis plutôt extraverti et tout prêt à changer le texte ! Ce qui est intéressant, c'est que nous avons

commencé à nous inspirer l'un de l'autre et que nos méthodes se sont peu à peu influencées l'une l'autre. Ce qui prouve que l'on a bien fonctionné ensemble : il lui arrivait de monter au filet pendant que je parlais dans l'introspection !

Les scènes de couple sont particulièrement intenses : comment vous prépariez-vous avec Clémence Poésy ?

Je n'avais pas du tout réfléchi à l'avance aux scènes que je partageais avec Clémence : je faisais confiance à la communication qui passerait entre nous et, de fait, nous avons été très solidaires. Ariel Zeïtoun était d'ailleurs assez inquiet de sentir cette extrême complicité car il craignait que nous n'arrivions pas à nous engueuler ! Au contraire, c'est cette solidarité qui nous permettait d'avoir confiance l'un dans l'autre pour des scènes qui devaient évoquer l'intimité d'un couple qui ne va plus bien. Nous n'avions ni le temps ni l'envie de passer par des gestes symboliques, de jouer sur le côté câlin, quotidien... Simon et Julie ont dépassé

ce stade, ils ont mal et il nous fallait beaucoup de confiance pour exprimer ce sentiment. Un couple qui se fait la guerre est un couple qui s'est aimé, et qui désormais s'aime mal, ou différemment : la complicité était donc nécessaire.

Le tournage a dû être particulièrement intensif pour vous qui êtes quasiment de toutes les scènes...

Ce qui est intéressant, c'est qu'on peut toujours jouer plus vite avec Ariel Zeïtoun, quitte à repousser les limites du cadre. Cette vitesse m'a d'ailleurs permis de réfléchir le moins possible et d'agir à l'instinct. Le rythme du tournage allait avec mon envie de ne pas me poser de questions. C'était une grande aide pour moi qui étais là tous les jours, mais j'imagine que cela pouvait être plus difficile pour ceux qui passaient une semaine sur le plateau, repartaient, revenaient.

Comment se sont tournées les scènes de braquages ?

On avait été coachés au minimum et sur les premières prises, les figurants se sont mis à courir

dans tous les sens sans que l'on soit prévenus ! Cela s'est donc fait beaucoup dans l'improvisation pour nous, mais Ariel, lui, savait très bien ce qu'il voulait.

Vous accumulez les postiches dans le film : un plaisir de gamin

Personnellement, Pascal Elbé en steward Royal Air Maroc avec ses Ray Ban fumées, j'aimais beaucoup ! En ce qui me concerne, je suis plutôt hyper réaliste dans mon jeu, le déguisement reflétait donc pour moi le côté déconnant de cette bande. Finalement, ils se fichent de passer inaperçu : l'important est plutôt de ne pas être reconnu, quitte à prendre des risques ! Mais je trouvais important que ce côté même s'accompagne de la violence du braquage.

Un souvenir particulier à partager ?

J'ai rencontré de nouveaux acteurs, notamment Clémence, Guillaume, Matthieu et Patrick. C'est aussi ce qui m'intéressait dans le projet : qu'Ariel soit allé chercher des acteurs inattendus.

FILMOGRAPHIE

2008

LES RANDONNEURS À SAINT-TROPEZ de Philippe HAREL

2007

LE DERNIER GANG d'Ariel ZEÏTOUN
TEL PÈRE, TELLE FILLE d'Olivier DE PLAS
J'AURAIS VOULU ÊTRE UN DANSEUR d'Alain BERLINER

2006

MA VIE EN L'AIR de Rémi BEZANCON

2005

DANS TES RÊVES de Denis THYBAUD
LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR de Bruno PODALYDES

2003

UN MONDE PRESQUE PAISIBLE de Michel DEVILLE

2002

NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE) de Cédric KLAPISCH
EMBRASSEZ QUI VOUS VOULEZ de Michel BLANC

2001

RUE DES PLAISIRS de Patrice LECONTE
ABSOLUMENT FABULEUX de Gabriel AGHION

2000

LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE de Michel SPINOSA
NAG LA BOMBE de Jean-Louis MILESI
PEUT-ÊTRE de Cédric KAPLISCH
UN PUR MOMENT DE ROCK'N ROLL de Manuel BOURSINHAC
QUASIMODO DEL' PARIS de Patrick TIMSIT
LE SOURIRE DU CLOWN d'Eric BESNARD

1998

GRÈVE PARTY de Fabien ONTENIENTE
PETITS DÉSORDRES AMOUREUX d'Olivier PERAY

1997

LA VÉRITÉ SI JE MENS de Thomas GILOU
LES RANDONNEURS de Philippe HAREL

1996

ENFANTS DE SALAUD de Tonie MARSHALL
LE PÉRIL JEUNE de Cédric KLAPISCH

1995

LE PLUS BEL ÂGE de Didier HAUDEPIN





MILAN : Le flic Gilles Lellouche

Comment vous êtes-vous retrouvé dans la peau de ce flic obsessionnel ?

Ariel m'avait envoyé le scénario en me proposant de choisir le personnage qui me faisait envie dans le gang, sachant que Vincent Elbaz jouait Simon. Mais c'est avec Milan, ce flic jusqu'au-boutiste, que je me suis dit que j'étais susceptible de livrer une partition originale. En plus, je sortais du film de Guillaume Canet, *Ne le dis à personne*, dans lequel je jouais déjà un voyou alors que je n'avais encore jamais eu l'occasion de véritablement incarner un flic, surtout un flic si peu orthodoxe. Il faut savoir que les acteurs ont douze ans d'âge mental : courir dans la rue un flingue à la main, j'attendais ça depuis que j'ai 5 ans, j'étais donc ravi de le faire ! J'étais sensible aussi à ce retour à un cinéma de genre digne des années 70, c'est-à-dire un cinéma vraiment populaire sans être "couillon", riche de personnages aux vraies psychologies.

Y a-t-il un challenge particulier quand on aborde un personnage aussi typé que "le flic" ?

Il est vrai que les voyous et les flics sont des personnages assez balisés, ils représentent une vraie tradition du polar, un genre que j'affectionne depuis tout petit. Mais ce qui différencie Milan, c'est son extrême impulsivité, quasi suicidaire. J'ai regardé pas mal de films avant le tournage et j'ai été particulièrement frappé par la prestation de Jean-Louis Trintignant dans *Le Grand Pardon*, dans lequel il joue un flic abject. Sans vouloir aller aussi loin, j'appréciais la froideur résolue du personnage. J'ai donc essayé de faire de Milan un être le plus froid possible mais dont on sent qu'il est habité par une rage sourde, une colère prête à exploser à tout moment.

Avez-vous cherché à vous inspirer d'un vrai flic ?

Pas vraiment, puisque le personnage de Milan est plutôt un produit de l'imagination d'Ariel Zeïtoun.

Comme il ne s'agit pas du vrai policier qui a fini par faire tomber les Postiches, les choses étaient très libres pour moi. Ce qui me paraissait intéressant dans ce personnage, c'est le poids que représentent pour lui l'héritage du père et sa confrontation avec un grand gangster. Milan est noyé par ses fascinations, ce n'est finalement qu'un petit bonhomme étrié qui aimerait exister comme les autres. On dit souvent qu'il existe une réelle ambiguïté entre le flic et le voyou, que le premier peut à chaque instant basculer du côté du second, et j'aurais presque aimé faire de Milan un personnage amoureux de Simon, glisser une homosexualité latente dans leurs rapports. La relation d'amour/haine qu'il entretient à l'égard de Simon est complètement suicidaire, il y a un côté psychopathe chez Milan, qui vit entouré des photos du gang. Il est à la frontière de la schizophrénie, il se projette sûrement dans ce qu'est Simon : un grand gangster, alors que lui-même n'est pas encore un grand flic.

Vous incarnez le personnage le plus solitaire du film : pas trop frustrant sur le tournage d'un film de bande ?

C'est vrai que je ne suis pas un solitaire dans l'âme, mais je n'avais pas vraiment le choix. D'une part, parce que la bande m'a vite fait comprendre que j'étais à l'écart... et d'autre part, parce qu'après les heures passées au maquillage à me transformer en clochard – c'est vraiment un film de postiches ! – je ne pouvais plus ni rigoler, ni boire, ni fumer, ni vraiment bouger. Dans ces conditions, cela ne servait pas à grand-chose d'aller

traîner sur le plateau, je restais donc sagement à attendre dans ma caravane. Bref, je me suis naturellement retrouvé isolé du groupe, Ariel ayant par ailleurs très consciemment organisé un plan de travail qui faisait qu'on se croisait le moins possible. Mais du coup, les scènes finales, que je partage avec Vincent, riches de toute la frustration que j'avais éprouvée à jouer seul, ont été particulièrement intenses.

D'autant plus que vous retrouviez Vincent Elbaz après *Ma vie en l'air*...

On avait effectivement beaucoup rigolé sur *Ma vie en l'air*. Du coup, c'était assez compliqué, un an à peine après avoir joué les meilleurs amis du monde, de se retrouver à incarner les pires ennemis. Mais comme on se connaissait très bien, et qu'on avait pris beaucoup de plaisir à travailler ensemble, on a naturellement adopté le même fonctionnement, la rigolade en moins. Ce que j'apprécie dans notre façon de faire, c'est qu'on se parle beau-

coup, on s'interroge, on se regarde jouer, on commente... On reste toujours très vigilant l'un envers l'autre. Vincent est un grand acteur, très impliqué : rien ne se fait au hasard, il réfléchit beaucoup, c'est très agréable de bosser avec lui, parce qu'il vous incite à faire de même, il vous entraîne dans sa démarche.

Connaissiez-vous les autres membres de la bande ?

Je considère depuis longtemps Sami Bouajila comme un acteur en or massif. Les autres, je ne les connaissais pas, mais j'ai découvert en Matthieu Boujenah un type plein de talent et de fraîcheur, beau gosse qui plus est – ce qui ne gâche rien, on en manque dans le cinéma français ! Guillaume Viry m'a halluciné par son habileté à parler à la vitesse d'un TGV et je vois Grégory Gadebois comme un taureau plein de tendresse. Je pense qu'il est capable de tout jouer, il peut être drôle et inquiet à la fois. Selon moi, Pascal Elbé ne devrait pas tarder à devenir réalisateur, il en a toutes les qualités. Quant à Patrick Dell'Isola, c'est un fou électrique, dont je savais qu'il avait co-écrit *Etat des Lieux* avec Jean-François Richet : je passais mon temps à lui demander de me raconter l'anecdote selon laquelle ils ont réussi à financer le film en misant leur budget à la roulette!

Etiez-vous habitué à un rythme de tournage aussi énergique ?

Sur la majorité des films, les journées sont archi remplies, souvent pour des raisons de production. Mais en ce qui concerne *Le Dernier Gang*, je crois que ce rythme répondait à une véritable envie d'Ariel parce qu'il considérait que cette énergie était inhérente au film qu'il voulait faire.

L'idée était de bousculer l'ordre établi des tournages pour créer une dynamique qui soit presque celle d'un braquage.

Quel directeur d'acteurs est-il ?

Ariel Zeïtoun a été très précautionneux dans le choix de son casting, justement parce qu'il connaissait les conditions de son tournage. Mais du coup, une fois qu'il vous a choisi, il vous laisse partir dans vos délires. A l'intérieur de ce qu'il souhaite, le champ est très ouvert.

FILMOGRAPHIE

ACTEUR

2007

LE DERNIER GANG d'Ariel Zeïtoun
MA VIE N'EST PAS UNE COMEDIE ROMANTIQUE de Marc Gibaja
LA CHAMBRE DES MORTS d'Alfred Lot
MA PLACE AU SOLEIL d'Eric de Montalier

2006

LE HEROS DE LA FAMILLE de Thierry Klifa
NE LE DIS A PERSONNE de Guillaume Canet
ON VA S'AIMER d'Ivan Calbérac

2005

MA VIE EN L'AIR de Rémi Bezançon
ANTHONY ZIMMER de Jérôme Salle

2003

JEUX D'ENFANTS de Yann Samuell
POURKOI... PASSKEU de Tristan Aurouet
(+ scénariste)

2002

MON IDOLE de Guillaume Canet

2001

MA FEMME EST UNE ACTRICE d'Yvan Attal

1998

FOLLE D'ELLE de Jérôme Cornuau

REALISATEUR

2004

NARCO (+ scénariste)



CASA : Le frère

Sami Bouajila

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

C'est vraiment l'effet de bande. J'ai lu le scénario, je l'ai aimé, et j'ai eu envie de rentrer à nouveau dans un film de groupe : après le Téchiné (*Les Témoins*), et sachant que j'allais tourner le premier long métrage de Jalil Lespert (*24 Mesures*), j'avais envie de cette histoire d'amitiés et de cette atmosphère masculine, c'est quelque chose qui me touche. J'ai toujours fait partie de bandes et cela m'a beaucoup aidé sur le tournage : ce côté "*enfants de la balle*" qui grandissent ensemble.

Qu'en est-il du personnage de Casa ?

Casa est quelqu'un de sûr au regard de Simon, une vraie colonne vertébrale. J'étais très touché par ce que dégageait ce personnage, et très sensible à la fraternité qui le lie à Simon. L'aspect historique de ce gang était aussi assez excitant, et il y avait quelque chose d'intéressant dans l'écriture du film : on savait à quelle époque cela se passait et en même temps, le scénario était écrit de façon intemporelle, ce qu'Ariel Zeïtoun a retrouvé dans sa façon de filmer. Si l'on regarde de

près le cadre, il y a une vraie liberté par rapport à l'époque : la gageure est réussie.

La complicité à l'écran est évidente entre les membres du gang...

Vincent et moi, on se connaissait déjà, on s'apprécie, et je crois qu'Ariel a misé là-dessus. Je connaissais aussi Patrick dell'Isola pour son travail, que j'aime beaucoup : je me reconnais à 100% chez un type comme lui. C'est un acteur par excellence, et quelqu'un que j'admire aussi en tant que personne. Les autres, je les ai rencon-

trés sur le tournage, ce sont tous de pur acteurs : ouverts, investis, à l'écoute... Franchement, je me jetterais corps et âme dans une bande faite de gens comme eux ! On a parfois le luxe de tourner dans la chronologie, mais quand ce n'est pas le cas, j'adore que le plan de travail soit construit de telle sorte qu'il soit

chair" : on se cherchait ensemble, cela allait très vite et cela correspondait parfaitement à la frénésie que vivaient ces types. On a chacun nos instincts, chaque instrument sonne d'une façon particulière. Avec Vincent, on était effectivement en phase, on savait que l'on pouvait compter l'un sur l'autre.



federateur. On met en boîte, mais c'est aussi prétexte à créer des liens, et c'était le cas avec *Le Dernier Gang*. Cela

a permis de faire le liant, on avait plaisir à être tous les jours ensemble et il a fallu d'un rien pour que chacun tombe les barrières. Hors champ, la complicité était la même, peut-être même plus forte encore.

Vincent Elbaz, quand il évoque vos méthodes de jeu respectives, les juge aussi distinctes que complémentaires. Etes-vous effectivement adepte d'une préparation en amont ?

En règle générale, oui, mais beaucoup moins sur ce film. Ariel fonctionnait beaucoup sur l'énergie, et Dieu merci, je sais aussi travailler sur la spontanéité ! Sur *Le Dernier Gang*, tout s'est vraiment fait "en

Compte tenu de cette énergie, quelle était la direction d'acteurs d'Ariel Zeïtoun ?

Sa démarche était plutôt invertie, il nous responsabilisait beaucoup en nous rappelant que tout était écrit. Il avait besoin de la bande et de l'énergie pour mettre sa caméra en mouvement, il nous demandait d'être sur le coup. Personnellement, je recevais très peu d'indications et cela me convenait bien : ce sont des films où il faut lâcher la bête !

Un mot sur le retour du genre dans le cinéma français ?

En tant qu'amateur du genre – en particulier la tradition des José Giovanni parce qu'on y parle du vécu, de respect et de solidarité – j'espère un retour flagrant au film noir, avec un véritable engouement du public. Mais à condition qu'il y ait une vraie démarche de fond : il serait dommage que cela se limite à reproduire un bagage.

FILMOGRAPHIE

2007
24 MESURES de Jalil Lespert
LE DERNIER GANG d'Ariel Zeïtoun
LES TEMOINS d'André Téchiné

2006
INDIGENES de Rachid Bouchareb
LE CONCILE DE PIERRE de Guillaume Nicloux

2005
ZAÏNA, CAVALIERE DE L'ATLAS de Bourlem Guerdjou
AVANT L'OUBLI d'Augustin Burger

2004
LEO EN JOUANT "DANS LA COMPAGNIE DES HOMMES" d'Arnaud Desplechin

2003
VIVRE ME TUE de Jean-Pierre Sinapi
PAS SI GRAVE de Bernard Rapp

2002
EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ de Michel Blanc

NID DE GUEPES de Florent Emilio Siri

2001
CHANGE-MOI MA VIE de Liria Begeja
LA REPETITION de Catherine Corsini
LA FAUTE A VOLTAIRE d'Abdellatif Kechiche

2000
DROLE DE FELIX d'Olivier Ducastel
NOUVELLE DE LA TOUR L de Samuel Benchetrit

1999
NOS VIES HEUREUSES de Jacques Maillot

1998
COUVRE-FEU d'Edward Zwick

1995
BYE-BYE de Karim Dridi

1993
LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL... EN GENERAL d'Anne Fontaine
LES SILENCES DU PALAIS de Moufida Tlatli

1991
LA THUNE de Philippe Galland



JULIE : La femme

Clémence Poésy



du mal mais plutôt de trouver ensemble comment faire en sorte que la scène soit crédible. Et Vincent, qualité rare, est très à

Quel souvenir gardez-vous du tournage ?

Ce que je trouve magique dans ce métier, c'est de s'habituer à la

C'est une culture de cinéma qui n'est pas forcément la mienne, même si en voyant les premières images du film, j'ai réalisé que je faisais désormais partie de cette culture. Ce que je trouve intéressant dans *Le Dernier Gang*, c'est qu'il y a selon moi plusieurs films dans le film : l'histoire d'une communauté, d'une amitié, la thématique du destin, l'histoire d'amour... En ce qui me concerne, la seule fois où je tiens un flingue dans les mains, je ne suis pas particulièrement cool ! Moralement, cela me convient très bien, d'ailleurs, de pouvoir montrer à quel point tout cela peut aussi être destructeur.

Vous avez déjà beaucoup joué à l'étranger : y a-t-il un plaisir particulier à retrouver Paris pour un tournage ?

Oui, d'autant que cette année, le hasard a fait que j'ai tourné deux films à Paris, à Belleville et Pigalle. Ce sont des lieux tout aussi cinématographiques que le Paris qu'on est habitué à voir dans les films de la Nouvelle Vague : ils dégagent une force évidente à l'image.

Qu'est-ce qui vous a marquée chez Julie à la lecture du scénario ?

Ce que je trouve intrigant chez elle, c'est sa volonté absolue et l'ampleur de son amour, capable de déplacer des montagnes... quitte à devenir franchement destructeur. Cette volonté de suivre quelqu'un jusqu'au bout, y compris en quittant son milieu d'origine, et cette capacité à vivre dans la clandestinité, je trouve cela très beau.

Comment s'est construit ce personnage ?

J'ai toujours tendance à partir du matériau de base qu'est le scénario, puis à laisser mon imagination faire le reste. C'est ma méthode, y compris sur des per-

sonnages historiques, une fois que j'ai appris l'essentiel évidemment. En l'occurrence, je n'ai pas fait de recherches particulières sur Julie, je n'ai pas vraiment cherché à savoir ce que pouvait être une vie de cavale, j'ai plutôt essayé de l'imaginer avec mes propres armes et mon ressenti. Je ne suis pas jusqu'au-boutiste dans ma préparation et je n'ai d'ailleurs rencontré la femme d'André Bellaïche - qui a inspiré Julie - qu'une fois sur le tournage. A partir du moment où une histoire devient un film, je ne ressens pas le besoin d'aller chercher dans la vie de celle qui l'inspire. L'idée est de m'approprier le personnage, mais pas sa vie à elle, je vois cela comme une forme de respect.

Comment s'est passée la rencontre avec Vincent Elbaz ?

Vincent est quelqu'un d'une grande générosité, très ouvert et franc : il aime chercher avec ses partenaires. Du coup, nous avons eu une superbe relation de travail, mais au même titre qu'il en a eu une avec Sami Bouajila et l'ensemble de l'équipe. On sent une envie énorme chez lui que tout se passe bien, il est dans un vrai plaisir de jeu et vous emmène dans ce plaisir avec lui. C'était d'autant plus précieux pour moi que la majorité des scènes que nous avons à tourner étaient violentes : j'avais besoin de moments d'humour avant de tourner pour avoir le recul nécessaire. L'idée n'était pas de se faire

l'écoute de ses partenaires, il est capable de vous appeler à la fin de la journée pour vous dire : "On a fait du bon boulot". C'était très rassurant pour moi qui ai moins d'expérience que lui : je me sentais légitime.

Comment trouve-t-on sa place dans un "film de mecs" ?

Déjà, je me suis très bien entendue avec Gabriella Wright, qui joue Daniela dans le film, et j'ai de toute façon l'habitude d'une forte présence masculine sur les plateaux de cinéma. J'ai l'impression de gérer cela en franche camaraderie plutôt qu'en jouant les petites choses fragiles, même si en Afrique du Sud, les blagues de la bande était parfois un peu lourdingues !

façon de faire de chaque réalisateur et de chaque équipe. Pour *Le Dernier Gang*, j'ai le souvenir d'un tournage dynamique, dont le rythme soutenu permettait aux acteurs de rester dans une belle énergie de travail. Cette urgence correspondait bien au sujet du film : une vie qui va à 100 à l'heure. Cela dit, pour les scènes de couple, le rythme était moins frénétique, on prenait notre temps pour bien faire. D'autant qu'Ariel Zeitoun est très précis dans ce qu'il souhaite, jusqu'au moindre détail, la moindre modulation de voix : il cherche à obtenir exactement ce qu'il a en tête.

Il s'agit de votre premier polar : y a-t-il un plaisir particulier à "tâter" du genre ?

FILMOGRAPHIE

2007
LE DERNIER GANG d'Ariel Zeitoun
SANS MOI d'Olivier Pancho

2006
LE GRAND MEAULNES
de Jean Daniel Verhaeghe

2005
HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU
de Mike Newell

2003
BIENVENUE CHEZ LES ROZES
de Francis Palluau

2002
L'ETE D'OLGA de Nina Grosse



“On n'est pas un gang,
on est une bande de potes”

BONNER : La passion des armes (Gregory Gadebois)

Gregory Gadebois, pensionnaire de la Comédie Française, était au moment du tournage à l'affiche du succès théâtral de l'année : le *Cyrano de Bergerac* mis en scène par Denis Podalydès et récompensé par six Molières. Au cinéma, on a pu le voir dans *Les Âmes grises* d'Yves Angelo et *Très bien merci* d'Emmanuelle Cau.

- **Le personnage** : Ariel m'avait dit de regarder *Les Soprano* pour me donner une idée de ce que devait dégager Bonner... mais je ne l'ai pas fait ! Je me suis contenté de l'idée que j'en avais, le “rond” du groupe, mais aussi à mon sens, le plus violent, le plus dur.

- **Le film de bande** : Je me rappelle avoir réalisé d'un coup ce que représentait cette bande de potes. On est tous rentré des dizaines de fois dans une banque mais au cours du tournage, alors que j'étais dans une agence en train de remplir un papier, j'ai soudain eu une vraie montée

d'angoisse. J'ai commencé à regarder le type au guichet comme si je m'apprêtais à le braquer - et dans ces cas-là, le type a toujours l'air antipathique croyez-moi ! - mais aussi la petite vieille qui était devant moi... Et puis je me suis dit que la petite vieille, c'était Merle sous son

déguisement, et que les autres allaient débarquer d'une minute à l'autre : j'ai compris ce que devait être ce groupe, cette bande de mecs qui pouvaient compter les uns sur les autres. En regardant cette banque sous l'angle du braquage, j'ai aussi réalisé à quel point les montées d'adrénaline devaient être impressionnantes.

- **Le tournage** : Comme je jouais le soir au théâtre, j'avais le sentiment de ne jamais m'arrêter, et j'ai adoré ça. Ne pas se poser de questions, ne pas réfléchir mais se jeter dans l'action. C'est un peu comme un saut en parachute : mieux vaut y aller aussitôt que la porte est ouverte ! Et c'est ainsi que le tournage s'est déroulé : on m'appelait souvent la veille pour le lendemain, puis je filais à la Comédie Française pour jouer dans *Cyrano de Bergerac*, tout s'enchaînait très vite.

J'ai éprouvé une certaine jubilation à confier à un digne pensionnaire de la Comédie Française le rôle d'un perceur de coffres.
En plus, Bonner, c'est le genre de gros qui ne supporte pas d'être appelé “le gros”. En dehors de Simon, quiconque le traite de “gros” prend le risque de se faire rentrer sous terre en deux coups de poing ! Parce que Simon, c'est son “évidence”, il l'entend au-delà des mots.
Gregory Gadebois a apporté à Bonner ce côté bien planté dans la terre mais aussi, et surtout, cette “complicité métaphysique” ».

(Ariel Zeïtoun)





« L'un d'entre eux devait être une sorte de mitraillette de la diction, un type compréhensible par ses seuls copains et donc capable de les tirer de situations extrêmement graves. C'était un vrai pari de trouver un comédien capable de parler aussi vite de façon naturelle et réaliste, pour que le spectateur ne le comprenne pas dans le détail, mais "pige" quand même l'essentiel. Et c'est Guillaume Viry qui y est parvenu : il m'a épaté dès les essais. J'ai même cru que c'était sa diction naturelle ».

(Ariel Zeïtoun)



« On oublie trop souvent l'importance de la peur dans ce contexte : une façon de rester concentré, vivant, tout en cherchant à dépasser cette peur. Matthieu Boujenah incarne cela dans le film : il est le plus jeune, le plus fragile de la bande, et en même temps celui qui en veut le plus... et qui a le plus peur ».

(Ariel Zeïtoun)

MERLE : L'arme secrète (Guillaume Viry)

Habitué du cinéma d'auteur, Guillaume Viry fait, avec *Le Dernier Gang*, sa première incursion dans le film de genre. Il a notamment travaillé avec Serge Le Péron dans *L'Affaire Marcorelle* et Alain Guiraudie pour *Voici venu le temps*.

• **Le débit du personnage** : Sur les conseils du directeur de casting, j'avais surtout préparé Merle pour les essais. Je suis donc arrivé au rendez-vous dans la peau du personnage - chose que je ne fais jamais et que je trouve même ridicule d'habitude - et je me suis mis à parler très vite immédiatement, y compris pour dire bonjour. Du coup, les essais se sont très bien passés, Ariel a même pensé que c'était mon rythme de parole habituel ! Par la suite, on a mis un protocole en place : puisque Merle est un émotif, le degré de compréhension de son débit devait varier en fonction de son degré d'émotivité.

• **La prépa** : Avant d'être un film de braquages, c'est vraiment une histoire d'amitié autour d'une bande liée depuis l'enfance. Du coup, je n'ai pas vraiment fait de recherches concrètes sur le maniement des armes ou l'ouverture des coffres, la vérité des rapports qu'entretiennent les membres du gang me paraissait plus essentielle. J'ai essayé de me renseigner sur le contexte de l'époque, la toile de fond, mais pour le reste, à mon sens, à partir du moment où l'on tient un flingue, on est un gangster ! En tout cas, c'est comme cela que je l'ai vécu. D'autant qu'avant de tourner ce film, je regardais très peu de polars - je m'y suis mis après coup - et j'avais donc très peu de références en tête.

• **Le tournage** : C'est la première fois que je vivais un tournage sur lequel il n'y avait aucune attente pour les acteurs : ce sont presque les techniciens qui devaient s'adapter à notre rythme ! Et j'ai adoré ce procédé, qui empêche de trop gamberger. Il fallait toujours être sur le coup, on pouvait nous appeler n'importe quand pour une petite impro. C'est épuisant, mais assez génial, d'autant qu'Ariel est quelqu'un qui aime les acteurs, cela se sent, et c'est inestimable d'être encouragé et regardé avec bienveillance quoi que l'on tente.

MAXIME : Celui qui a peur (Matthieu Boujenah)

Après de nombreux seconds rôles au cinéma et à la télévision, Matthieu Boujenah laisse éclater son charisme dans *Marock* de Laïla Marrakchi. Il tourne actuellement en Grande-Bretagne, et en anglais, un thriller intitulé *Knife Edge*.

• **Le personnage** : Maxime s'est construit petit à petit car je n'ai su qu'au dernier moment que j'étais choisi pour le rôle, même si j'avais entendu parler du projet depuis longtemps. Du coup je n'ai pas vraiment eu le temps de me "préparer", ce qui s'est révélé parfait : je suis arrivé très frais sur le tournage, sans avoir trop réfléchi à une façon de travailler. Le seul fil conducteur qui me guidait était l'idée que Maxime a envie de faire comme les autres, de trouver sa place dans la bande, et qu'en même temps, il est pétrifié par la peur. Ce qui me paraît très naturel : on ne naît pas un flin-

gue entre les mains ! Comme Maxime ne fait pas directement référence à un membre du vrai gang - c'est plutôt un mix de plusieurs personnages - je n'ai pas cherché à en savoir plus, j'ai essayé d'être le plus spontané possible, et de faire confiance à Ariel qui savait s'adapter à la personnalité de chacun. Sachant que j'étais arrivé tard sur le tournage, sans même avoir fait de séance de lecture, il venait me voir avant chaque scène pour me dire ce qu'il attendait de moi, me fixer un cadre à l'intérieur duquel j'étais libre de faire ce que je voulais.

• **Les scènes de braquage** : Je m'attendais à ce qu'on les prépare minutieusement. Ayant fait un peu de cascade, je sais qu'une scène d'action peut être très violente, une gifflée mal placée est capable de crever l'œil de quelqu'un. En réalité, il n'y a pas eu de vraie préparation et on s'est lancé en "free style". A chacune des prises, la figuration changeait ses mouvements, si bien qu'on ne savait jamais vraiment ce qui allait se passer. Mais cela correspondait parfaitement à l'improvisation avec laquelle les Postiches opéraient. Ce qui est dingue, c'est la rapidité avec laquelle on s'habitue à porter une arme. Au début, les mecs du gang ne portaient pas de holster et mettaient leur arme à la ceinture. Les premiers jours, cela me faisait un mal de chien, j'avais des bleus à la hanche à la fin de la journée ! Et puis je me suis tellement habitué qu'il m'arrivait de quitter le plateau et de sortir dans la rue avec le flingue sur moi : j'avais oublié que je le portais...

• **La bande de potes** : La symbiose est vraiment née des choix de casting d'Ariel Zeïtoun. Le résultat est là : la complicité est née très naturellement. C'est un vrai film de mecs et cela a été une très belle rencontre de comédiens : personnellement, je suis l'aîné de ma famille et c'est la première fois que j'ai eu le sentiment d'être entouré de grands frères.



• **Le film de genre** : Quand on lit le script, on a envie d'être un membre de ce gang tout en sachant que c'est impossible, puisque hors-la-loi. Mais c'est ce qui est intéressant dans la force du cinéma, et en particulier dans le cinéma de genre : faire plaisir au spectateur et, en même temps, glisser quelque chose de "bancal" qui laisse une résonance à la sortie de la salle.

Pour mettre en avant des idées un peu subversives, on a

besoin du genre ! C'est là que les idées foisonnent et c'est ce qui rend génial de participer à ce type de projets. Dans *Le Dernier Gang*, on sent, de façon sous-jacente, et tout en surfant sur une histoire de gangsters, que les rapports entre les personnages touchent aux grands principes de la vie.

LANDAIS : Le voyou à l'ancienne (Patrick dell'Isola)

Coscénariste et coproducteur avec Jean-François Richet d'*Etat des lieux*, Patrick dell'Isola s'est notamment fait remarquer pour sa prestation dans *Roberto Succo* de Cédric Kahn. Depuis, il est également passé à la réalisation avec *Etat de grâce*.

• **Le personnage** : C'est un type totalement instinctif, qui a rarement tort, et qui est guidé par son envie de jouir de la vie de la façon la plus simple possible, ce qui signifie à l'époque rouler dans de belles voitures, faire l'amour à de jolies filles, boire du bon whisky et sniffer de la bonne cocaïne ! Il est rare de lire un personnage qui soit aussi bien ciselé et aussi bien défini dans une histoire. Car c'est lui qui inscrit ceux qui ne sont pas encore les Postiches dans leur action, qui leur apporte aussi la force de la réalité : être capable de se suicider pour ne pas tomber entre les mains de la police. J'ai eu envie de le jouer comme s'il était le mode d'emploi de Simon : à mon sens, il a une forte responsabilité dans ce que deviendra Simon, et je trouvais particulièrement intéressante la confrontation de cette force de la nature un peu primaire avec Simon, qui est plus dans le raisonnement.

• **La préparation** : A chacun sa méthode. Personnellement, j'ai besoin de quelques indications, en particulier pour Landais : il y avait mille façons de jouer ce personnage, on avait l'embarras du choix question repères, mais ce qui importait pour moi, c'est la façon dont Ariel avait envie que ce personnage existe. On en a donc parlé ensemble jusqu'au moment où il m'a dit : "il a peur de retourner en prison car il connaît la réalité de l'enfermement, ce que signifie la privation de liberté, et ça, il ne veut plus le vivre". Et c'est ce qui explique sa violence sans limites, qui s'exprime dans le regard et dans le verbe : il est capable de tuer quiconque lui fera prendre le risque de retourner en prison. A partir de ce moment là, j'ai été sauvé, le personnage a pris une force incroyable. Par la suite, sur le plateau, je me suis senti assez libre, car Ariel fait confiance aux acteurs qu'il a choisis : il a cette force rare d'être présent sans que l'on s'en rende compte.

« Parce qu'il incarne une autre génération de banditisme, Landais est fatalement condamné à mort. Il n'a pas les méthodes de ces types : quand il parle de gang, Simon lui répond "bande de potes". Mais avec sa connaissance des armes, c'est lui qui apporte l'irruption de la violence, la réalité du braquage et du danger qui l'entoure. C'est lui qui les baptise ou les dépucelle, comme on voudra. C'est un personnage dense, intense, complexe et ce que Patrick dell'Isola lui a apporté en termes de démesure et d'angoisse est vraiment prodigieux. Derrière la caméra, je restais moi-même figé en l'entendant lancer ses imprécations ».

(Ariel Zeïtoun)



« J'adore le scénariste, qui, d'un mot simple, dynamite une situation compliquée. J'aime le comédien qui a en lui toutes les notes, et une très bonne oreille pour en user à bon escient. J'apprécie l'élégance et la distance de Giraud, fils de bonne famille, fidèle au souvenir d'un ami mort, et dont on peut se demander ce qu'il fabrique avec une bande de gangsters... mais les mêmes plants ne donnent pas forcément les mêmes fleurs, is'nt it... ? »

(Ariel Zeïtoun)

GIRAUD : Le fils de bonne famille (Pascal Elbé)

Acteur de formation classique, Pascal Elbé est révélé au cinéma par la comédie, et en particulier par *Père et fils*, le premier long métrage de Michel Boujenah, qui lui vaut sa première nomination aux César. C'est aussi la première fois qu'il cosigne un scénario, avant *Mauvaise Foi* (avec Roschdy Zem) et *3 Amis*, qui marque une nouvelle collaboration avec Michel Boujenah. Récemment à l'affiche des *Mauvais joueurs*, il retrouvera prochainement le film de genre avec *Cortex*, signé Nicolas Boukhrief.

• **Le personnage** : J'aimais particulièrement le fait que Giraud soit un peu l'alter ego de Casa, j'étais sensible à cette idée de relais entre les deux personnages, de transmission d'un certain code d'honneur. A la lecture du scénario, j'avais également été emballé par la sincérité qui se dégageait de cette histoire, en prise directe avec une certaine réalité de l'époque. C'était aussi la première fois que je lisais une histoire contemporaine qui ressemblait à Robin des Bois, avec des personnages très aboutis et romanesques. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à ressembler au "vrai" Giraud, ce n'était pas le but. Le rôle d'un acteur est plutôt d'amener sa vérité pour faire croire à un personnage.

• **Ariel Zeïtoun** : C'est un metteur en scène très précis dans sa mise en scène et en même temps, je crois qu'il a approché, avec ce tournage, un certain stade de folie. Il a tout essayé avec sa caméra et son équipe, et tordu toutes les règles que je connaissais dans le cinéma en termes d'horaires et de placement de caméra. On ne savait jamais réellement ce qu'on allait faire et cela créait un climat de tension et d'insécurité qui était évidemment parfait pour ce film. J'ai adoré cette façon de travailler, c'était particulièrement électrisant ! Ariel était vraiment l'homme de la situation, il a fait preuve d'une liberté incroyable tout en étant très impliqué. Il est presque devenu le sixième membre du gang : un bandit de la mise en scène, notre "patron", un peu à la manière de Charlie et de ses drôles de dames !

• **Le genre** : Quand on vous propose un polar qui vous permet de régresser à vue d'œil et de jouer avec un pétard, évidemment, on adore ! C'est très jubilatoire de jouer les John Wayne de Belleville, d'être payé pour transgresser tous les interdits. C'est ultra-jouissif, on a l'impression d'être enfin des cow-boys ! Cela dit, on a été nous-mêmes surpris de la violence qu'on était capable de dégager dans les scènes de braquage, on devenait presque aussi ingérables que les vrais Postiches. Je me rappelle notamment le sentiment très particulier que j'ai ressenti dans la scène où je devais attraper un directeur d'agence par le col et l'entraîner avec moi : on devient quelqu'un d'autre.

et aussi...

Pérez Junior : Denis SEBBAH

« Avec son "Grand Frère", Pérez Senior (William Benaïche), ils tiennent Belleville et ont la haute main sur toutes les "activités" du quartier. Des voyous à l'ancienne qui ne comprennent pas la volonté d'indépendance de ces jeunes et qui ont encore moins compris que même dans le Milieu, Mai 68 a fait des ravages. »

Dans le rôle de Pérez Jr, tout en frustrations et en impuissance, proche cousin de "Fredo", le frère aîné du Parrain – celui qui aimerait tellement être autre chose que ce qu'il est mais qui n'en a pas les moyens – ce vrai tendre qu'est Denis Sebbah a réussi à expulser des sentiments de mystérieuses réserves. »



Inspecteur Vernier : Laurent LABASSE



« Sa filmographie le prouve : de Kassovitz à Schoendoerffer, Laurent Labasse est un "exigeant". »

Autant que l'Inspecteur Vernier. Un bon flic, mais pas forcément un flic qui fait bien son métier. Jamais prêt à franchir la ligne jaune, fût-elle en pointillé. Un être humain qui ne peut pas avoir trop d'ambition. Peut-être se cache-t-il derrière des principes pour justifier son modeste rôle. Peut-être lui a-t-il manqué que Milan en fasse son complice, son confident, pour qu'il accepte certains arrangements. Mais il n'en a pas été ainsi, et Vernier est devenu "celui qui dérange". »

« Scénariste, acteur aimé des frères Dardenne, Fabrizio Rongione est un mélange de douceur et d'extrême ambigüité... qui ne se perçoit pas tout de suite, comme un nuage d'altitude. C'est ce qui m'a immédiatement attiré chez lui. »

Ilyo : Fabrizio RONGIONE

Dans les mondes marginaux du *Dernier Gang*, il est Ilyo, celui qui a la confiance, qui ne parle jamais et qui est lourd de tous les secrets du Gang. Mais il est aussi, comme tous les personnages de ces planètes, habité par l'instinct de survie, de sa survie : même si celle-ci doit passer par la trahison, il n'a pas d'état d'âme. »



Le commissaire Brevard : Patrick Descamps

« Autant qu'une autorité évidente, Patrick Descamps dégage une humanité naturelle dont il a nourri le Commissaire Brevard. »

Celui-ci pourrait être le cousin éloigné du commissaire Broussard. Un Grand Flic. Qui fait bien son métier. Est-ce forcément un bon flic ? Pour lui, peu important les méthodes employées, l'essentiel est de ramener le gibier. »



Samy : Jeremy AZENCOTT

« Retenez bien son nom : un jour, il va s'envoler comme une fusée... ou une étoile. »

En attendant, il est Samy, dit Samy "Bouche d'égout". Parce qu'il est une balance ou parce qu'il lui manque 30cm d'intestin ? Certainement les deux à la fois. Il pourrait être sympathique mais il fait partie des faibles, dans un milieu qui après les avoir pressurés, ne leur reconnaît qu'une place : en général la plus proche du cimetière. »



Daniela : Gabriella WRIGHT

« Gabriella est aussi humble qu'elle est belle et talentueuse. »

De Daniela, elle a fait la fille que chaque gars du quartier aurait aimé conquérir... mais qui choisit finalement celui qui n'en fait pas partie : Casa et ses différences, pour le meilleur et pour le pire. »



Le père de Julie : Michel BOUJENAH

« Michel est un homme et un acteur rare, dont la fidélité en amitié est un cadeau inestimable. Mais je ne lui aurais jamais demandé de tenir ce rôle si je n'avais pas été persuadé qu'il montrerait avec ce personnage une facette moins connue de ses talents. »

Celle d'un homme dur, prêt à s'exposer pour défendre sa cellule familiale. On ne l'a jamais vu se battre à poings nus, se faire mal et faire mal, ni retenir ses émotions, dominer ses impulsions et maîtriser jusqu'au plus petit souffle de voix, sans que jamais ne paraisse que le naturel. »



Liste artistique

VINCENT ELBAZ	SIMON
GILLES LELLOUCHE	MILAN
SAMI BOUJILA	CASA
CLEMENCE POESY	JULIE
PASCAL ELBE	GIRAUD
PATRICK DELL'ISOLA	LANDAIS
GREGORY GADEBOIS	BONNER
GUILLAUME VIRY	MERLE
MATTHIEU BOJENAH	MAXIME
GABRIELLA WRIGHT	DANIELA

Liste technique

PRODUCTEURS DELEGUES	PIERRE-ANGE LE POGAM/ EUROPACORP AJOZ FILMS	DIRECTEUR DE PRODUCTION	EMMANUEL JACQUELIN
CO- PRODUCTEUR	GLASKI PRODUCTIONS	DIRECTEUR	
CO-PRODUCTEUR	FRANCE 3 CINEMA	DE LA PHOTOGRAPHIE	SEBASTIEN PENTECOUTEAU
PRODUCTEUR EXECUTIF	OLIVIER GLAAS	CHEF MONTEUSE	JENNIFER AUGÉ
REALISATEUR	ARIEL ZEÏTOUN	SCRIPTÉ	DONATIENNE DE GOROS
SCENARIO	ARIEL ZEÏTOUN	CADREUR / STEADICAM	ERIC LEROUX
	DANIEL SAINT HAMONT	CHEF OPERATEUR SON	PHILIPPE LECOCQ
	LAURENCE SIARI	INGENIEUR DU SON MIXAGE	FRANÇOIS HORTZ
MUSIQUE	NATHANIEL MECHALY	RESPONSABLE DE LA POST-PRODUCTION	ERIC BASSOFF
		CHEF COSTUMIERE	PASCALE ARROU
		CHEF MAQUILLEUSE	STEPHANIE GUILLON
		1 ^{ER} ASSISTANT	ZAZIE CARCEDO
		CHEF DECORATEUR	JIMMY VANSTEENKISTE
		REGISSEUR GENERAL	LUC TRAMON
		CASTING	NICOLAS RONCHI
		PHOTOGRAPHE	FREDERIQUE BARRAJA
		MAKING OF	OLIVIER ZEÏTOUN

© 2007 AJOZ FILMS - EUROPACORP - GLASKI PRODUCTIONS - FRANCE 3 CINEMA

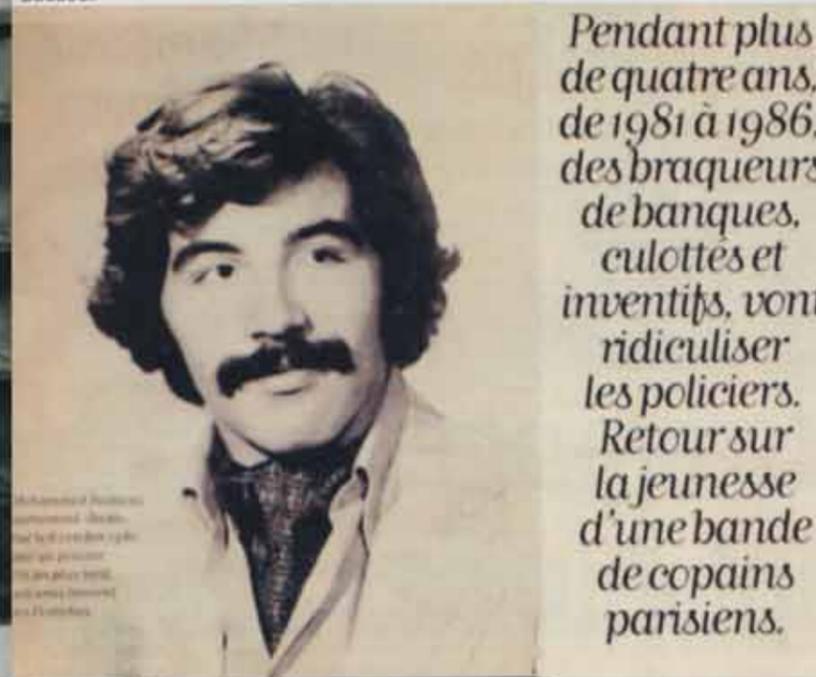
Remerciements

Olivier Glaas, Pierre-Ange Le Pogam, Luc Besson.
 Vous avez été des soutiens sans faille. Je vous en suis redevable.
 "Il n'y a aucun service que je pourrai vous refuser".
 Ariel Zeïtoun

Article originellement paru les 31 août, 1er et 2 septembre 1998, extrait du supplément à LIBERATION N° 8143 "20 ans de faits divers", signé Patricia Tourancheau, auteur de "Les Postiches, un gang des années 80" aux Editions Fayard (2004).

Le 6 octobre 1981, les Postiches dévalisent la banque Vernes (Paris XVI^e). 136 coffres de particuliers sont vidés. Ci-dessous, Mohammed Badaoul.

PARU LE 31 AOÛT ET LES 1^{ER} ET 2 SEPT. 1998



Pendant plus de quatre ans, de 1981 à 1986, des braqueurs de banques, culottés et inventifs, vont ridiculiser les policiers. Retour sur la jeunesse d'une bande de copains parisiens.

Il était une fois des garçons de Belleville

Nouvelle bande à Bonnot, financiers d'Action directe ou enfants de la gauche ? De fin 1981 à début 1986, des braqueurs «new look» donnent le tournis à la police. Déjà dix-huit attaques de banques en plein jour dans la région parisienne : 1 300 coffres-forts de particuliers pillés, peut-être 187 millions de francs lourds de butin en lingots, pièces d'or et billets. Sans compter plus de 2 milliards de centimes en espèces, prélevés direct dans les réserves des agences. Le ministre de l'Intérieur en a assez de ces charlots déguisés, façon XVI^e (loden, tweed et chapeau) ou carnaval (faux nez, perruques, masque de Georges Marchais), qui narguent le gouvernement socialiste. Le 17 novembre 1983, ce gang surnommé des «Postiches» ou des «Burins», faute de mieux, s'est même payé le culot de rester une heure au Crédit du Nord, rue Clément-Marot (VII^e), à vingt mètres d'un commissariat : 112 coffres percés et 700 000 francs raflés au nez et à la barbe des flics. Maintenant, ils déboulent à huit ou neuf dans les agences avec une panoplie incroyable de couvre-chefs, barbes et moustaches, lunettes à verres roses ou à monture écaillée.

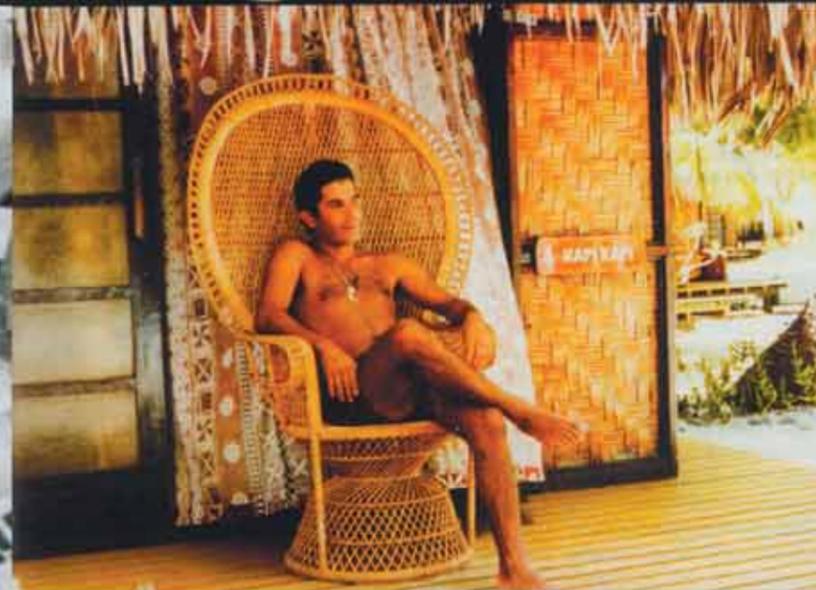
Gonflés. Rusés, ils embrouillent les témoins. Gantés, ils ne laissent jamais d'empreintes. Prudents, ils emportent les films de vidéosurveillance. Gonflés, ils ouvrent les coffres de ces messieurs des beaux quartiers comme des boîtes de conserve. Au marteau, burin, pince monseigneur et pied-de-biche.

«Gang des Postiches: Defferre relève le défi», titre le *Parisien* du 10 mars 1984. La redoutable équipe vient de frapper quatre fois en huit jours. Le ministre de l'Intérieur ne décolère pas. Les banques pestent contre ces malfaiteurs qui font des trous dans la caisse.

Les assurances en ont marre de rembourser les préjudices. Le fabricant de coffres-forts Fichet-Bauche, numéro un en Europe, ne réussit pas à trouver de système «inviolable» pour ces «casiers individuels, conçus en 1895». Les banques ont déjà claqué des fortunes pour se prémunir contre les «hold-up classiques» qui ont décuplé à Paris intra-muros entre 1970 et 1980 : sas de sécurité, systèmes d'alarme et de surveillance. Pour parade aussi, les fonds de caisse laissés au guichet n'excèdent pas 30 000 francs.

Un boom de 30 %. Contraints à des braquages de quatre sous, d'ingénieux bandits ont trouvé la faille : les salles de coffres loués 200 à 300 francs par mois aux particuliers sont protégées uniquement les nuits et week-ends. Les Postiches ont décidé de les casser aux heures d'ouverture. «Sacrément gonflé et innovant», siffle un commissaire. La technique des Postiches est copiée par des tas d'équipes. Le premier trimestre 1984, 167 vols à main armée du même type sont commis en France, un boom de 30 % de la criminalité bancaire.

André Bellaïche, condamné puis acquitté pour le braquage de la République, en «vacances» à Tahiti.



●●● 14 mars 1984. Conseil de guerre place Beauvau, avec les pontes de la police, de la gendarmerie et des banques. Pour discuter sécurité sophistiquée: mise au point d'alarmes sismiques qui se déclenchent aux secousses, sonorisation des salles des coffres, fréquences cryptées pour la BRB (Brigade de répression du banditisme) et l'antigang, plan d'intervention «Ballon» pour attraper les farceurs. Surtout pas en flagrant délit, trop dangereux pour les otages. Mais après filature dans des lieux moins fréquentés. A 15 heures, au moment où Defferre peaufine sa riposte, six hommes entrent au Crédit commercial de France, avenue de Villars (VII^e), en clients ordinaires, pour «ouvrir un compte». Et, tout à coup, enfilent des masques de mi-carème. «C'est un hold-up.» Quinze employés et clients sont conduits à la chambre forte: «Maintenant, couchez-vous sur le sol, que personne ne bouge.» La directrice rechigne à obéir. Un (léger) coup de crosse. Les uns bloquent les issues, les autres pillent les coffres. Ils ont des talkies-walkies. Ils posent, sur le rebord de la caisse centrale, un scanner branché sur les ondes de police secours. «Alarme!» crie subitement un braqueur. L'équipe lève le camp. Une minute avant l'arrivée des uniformes. A la une du Parisien le lendemain:

«Le pied de nez des Postiches à la police.» Le fameux «gang des Postiches» des années 80 n'a jamais complètement tombé le masque. Même le procès d'assises de trois pionniers, Marguery, Myszka et Bellaïche, à Paris en 1996, n'a pas percé tous les secrets. C'est par «grande expérience des banques» et pour venger «la mort d'un pote», Mohamed Badaoui, que les voleurs de Belleville et Montreuil ont attaqué, quatre mois après l'élection de Mitterrand.

L'imagination au pouvoir. Il était une fois des garçons de Belleville, «un pour tous, tous pour un», «tombés dedans» (la délinquance) dès l'âge de 10 ans. Les racines des Postiches des années 80 sont enfouies là, dans les ruelles de ce quartier populaire de l'Est parisien, le Belleville bigarré et miséreux des années 60. Chez les «cadets», Mohammed Badaoui surnommé «Bada», fils de coiffeur marocain, et Bruno Berliner dit «Beau Sourire», rejeton d'agent immobilier, tiennent le haut du pavé. «Artistes dès le début», selon un copain du quartier, les petits pickpockets redoublent d'imagination. Ils inventent un système de crochet pour «pêcher» colliers, bagues et diamants dans les vitrines des bijouteries. Ils raflent les camions de livraison et organisent des ventes sauvages. Ils détournent les premières Cartes bleues envoyées par la poste. En guise de test, Bada en pique une à un pote qui a ouvert un compte et qui la déclare volée. Bada et ses émules ont le temps d'utiliser la carte un mois, avant son inscription sur la liste noire, qui n'est pas informatisée à l'époque. Un ami commerçant, destinataire des numéros de cartes volées, rencarde les ados. Qui jouent de plus belle aux casses de boîtes à lettres, à la course aux «sésames». Pour acheter réfrigérateurs, gazinières ou hi-fi, écoulés au quart de prix dans le secteur. Les habitants adulent ces petits malins qui permettent de s'équiper pour pas cher. «Le quartier, c'est un delta, un marécage, visqueux, sale,



Braquage, partage, voyage, le triptyque des années d'or

humide et pauvre. Grâce à nous, Belleville est devenu riche tout à coup. Tout le monde a eu la télé couleur et des briquets Dupont. La seule chose qu'on ne faisait pas avec la carte, c'était le loyer et l'essence, sinon ça mettait le nom et l'adresse», se souvient un ancien Postiche: «Ce sont les cadets, plus ingénieux et plus modernes, qui ont montré la route aux aînés.» Dans la bande des «grands», André Bellaïche et Patrick Geay (sur)vivent déjà d'expédients quand Bada et Berliner, cinq et sept piges plus jeunes, font mine d'aller à l'école boulevard de Belleville et jouent sur les toits en zinc des maisons miteuses. Fils de Rital élevé par sa mère serveuse, Geay, qui a connu Bellaïche sur les bancs du primaire avenue Simon-Bolivar, décroche son CAP de plombier. «Honte de la misère». 1967. «Dédé» Bellaïche, placé depuis 1963, date de l'entrée en prison pour banqueroute de son père peintre, se barre de sa onzième pension et réintègre le vieil immeuble en pierre rue de l'Atlas. A 4 ans, le gosse de Tunis a mangé du pain noir dans un camp de réfugiés en Israël, à la frontière syrienne. Quand il a eu 5-6 ans, la famille a débarqué dans une cave à Belleville. Pour sa tante, «André a honte de sa misère». Troisième d'une fratrie de dix, Bellaïche prend donc le rôle de l'aîné à 17 ans, trouve un boulot dans l'imprimerie, «à lever des sacs de plomb douze heures par jour», et, l'été, part en vacances à Juan-les-Pins avec les garçons du quartier. Le vol d'un portefeuille avec 250 francs à l'intérieur le conduit à Fresnes pour six mois. 1968, c'est une «grande récréation» pour les voyous de Belleville. Bellaïche, qui a un job d'ouvrier du Livre, suit le mouvement dès le mois de mars. Berliner et Badaoui tirent profit des événements. Grèves, manifs, barricades, cadets et aînés cherchent avant tout «à faire de l'argent».

Et fraternisent avec des prolos et des étudiants, dans ce joyeux bordel qui, à coup sûr, va changer la société. Tout s'arrête brutalement. «On s'est retrouvé dans une solitude totale. Tous les gens avaient regagné leurs postes, sauf nous qui y avions cru. J'ai toujours recherché par la suite cette fraternité-là.» (1) Ils sont «pour l'avortement» et «l'anarchie», surtout les cadets, Bada et Berliner, car des «éduc relégués à Belleville les emmenaient en vacances et les politisaient à mort». 1975. A 20 ans, Bada, «royal», 1,85 m, «beau comme un prince arabe sur son cheval dans le désert», gagne contre le commissaire Broussard de l'antigang. Il y a de la casse le 27 février 1975: deux hommes sur le carreau. Le caissier de la banque, Vincent Llopis, 58 ans, abattu par les braqueurs pour avoir déclenché le signal d'alarme, et un jeune gangster, Alain Lacabane, 25 ans, fils de gendarme, tué à la sortie par la police. Pour échapper aux tirs, ses deux complices, qui venaient de dévaliser la Société centrale de banque - avenue de la République - et regagnaient une Austin orange, se retranchent dans la succursale et prennent cinq personnes en otages. De 16h 10 à 2h 25, les deux garçons négocient au téléphone avec le patron de l'antigang et discutent avec les journalistes: «On a à notre actif plusieurs attaques de banques. On ne fait pas ça pour de l'argent, mais par dégoût. Parce qu'on n'a pas eu de chance [...]. Les flics continuent à faire la forte tête. Il est 19h 30. A 20 heures, nous abattons un otage. Je n'ai plus rien à attendre. Je me flinguerai ensuite. Je ne veux pas finir ma vie en prison [...]. On n'est pas des enfants de cœur. On est des génies. On en est à notre vingtième coup, ça fait deux ans que la danse se poursuit pour nous. Et d'ailleurs, on n'en a rien à foutre...» Le commissaire, qui, d'habitude, obtient les

redditions par son «action psychologique», n'a aucune prise sur eux. A 17 heures, ils réclament 1 million de francs chacun, des fusils de chasse à canon scié et une voiture. A 20 heures, ils exigent un avion à leur disposition à Orly. A 22 heures, ils veulent parler au ministre de l'Intérieur, Michel Poniatowski. A 2h 25, ils décrochent 2 millions de francs et une Alfa Romeo. Oublient l'un des deux sacs de billets - 100 plaques - dans la banque et lâchent deux hommes séquestrés. Course-poursuite dans Paris, porte de Clignancourt, rue Saint-Lazare, Champs-Élysées. Ils ratent le vol d'un taxi, puis d'une Rolls. A 5 heures, les trois femmes otages sont libérées rue d'Amsterdam, et l'Alfa Romeo est abandonnée place des Ternes. Vide. Les deux «génies» et les 100 briques se sont volatilisés. **Cavale.** La police remonte à Badaoui. A cause de ses coups de fil. Tellement persuadés qu'ils allaient mourir, les deux braqueurs qui n'avaient rien à perdre ont appelé les petites copines, plusieurs fois, pour dire adieu. Ils ont eu la baraka. Ils sont vivants et riches. Ils quittent Paris. Badaoui embarque sa petite amie Dominique pour l'Afrique du Nord. Bellaïche n'est pas dans le coup, mais il décide quand même de prendre des vacances. Le temps de laisser passer l'orage. Le haut fait d'armes de Bada risque de retomber sur les autres voyous de Belleville. Les flics vont multiplier les descentes. Bellaïche part au Maroc avec sa belle, Laurence, fille de dentiste, en compagnie de Badaoui et de sa fiancée. Bientôt, il y a deux photos de suspects du hold-up de République placardées dans les journaux: Badaoui et Bellaïche. Pour ce dernier, les deux mois au vert vont s'éterniser en douze années de «cavale forcée». Car, le 9 juin 1978, Badaoui et Bellaïche (2) sont condamnés à la

Ci-dessus, trois Postiches bloqués dans le sas d'une banque, le 15 mars 1984. Ils s'en tirent en ouvrant le feu. La scène dure 58 secondes.

Ci-dessous, la Une de Libération, ce jour-là.



peine de mort. Le «seigneur» marocain, héros de Belleville, a échappé à la lame de la guillotine. Mais, le 6 octobre 1980, avenue Victor-Hugo à Paris (XVI^e), Bada est serré par un motard à cause d'un feu rouge grillé. C'est trop bête. Badaoui défouaille, crie «Tire-toi!» à son passager, pointe son flingue vers le crâne du gardien de la paix, puis le baisse vers son épaule. «Bada n'a pas eu le courage de le tuer. Parce qu'il avait une tête poupine. C'était un bébé», rapportent ses copains. Un flic de la DST qui passait là par hasard en voiture a «abattu Bada comme un animal». Ses amis se sont juré désormais «de faire en sorte que personne ne meure» (...).

Opulence. 1981-1985, les Postiches dévalisent les banques en série avec culot et flamant les lingots d'or avec gourmandise. Montres Rolex et gourmettes, Porsche et Lamborghini, champagne et cocaïne, c'est l'opulence. Généreux, Bruno Berliner, alias «Beau Sourire», file un jour «une briques» à un clochard et débourse sans compter que «son frangin chanteur devienne une vedette du show-biz». Il écume les magasins de disques pour épuiser les stocks de Louise, le tube de Gérard Berliner qui n'a pas besoin de son demi-frère prodigue pour entrer en 1982 au Top 50 avec plus d'un million de 45 tours vendus. Bruno Berliner place aussi ses «économies» dans un F1 avenue Marceau (VII^e) au nom de sa fille, une Golf GTI «couleur or» et une petite boutique de fringues d'enfants «Tji' Pom», rue de Belleville, pour sa femme Meriem. Parfois, «Beau Sourire» s'éclipse de chez lui quelques mois. Les Postiches ont ainsi des règles d'or. Le temps des coups, ils quittent la maison. Ils s'installent dans les Flatotel. Pour contrer les «opérations allers-retours» des flics de l'antigang qui, d'ordinaire, démarrent ou aboutissent à leurs adresses. Quand ils partent «au turbin» ou «à la guerre», ils louent des suites anonymes pour deux semaines et ne se quittent pas d'une semelle. Ils «tapent» les banques en «période creuse», mars, octobre, novembre. Surtout pas à Noël ou l'été, où les voleurs cherchent tout du fric pour les vacances et où les flics sont sur le pont pour les coincer. **Professionnels.** Les Postiches ont du métier. Ils repèrent le minimum, pour ne pas être repérés. Les uns volent des bagnoles, les autres jaugent des banques. Il faut une salle de coffres-clients, une issue de secours, un carrefour stratégique pour guetter et des voies de circulation dégagées. «Il s'agit d'éviter les souricières.» Analyse d'un connaisseur: «La force des Postiches, c'est ce mélange d'improvisation et de professionnalisme. Tous gonflés à un point que c'en était une honte!» Dans la bande, il y en a toujours «un qui rassure» et conjure la peur. Car les Postiches «cassent les tirelire» pour gagner, mais aussi pour jouer. Un imprévu, ce n'est pas une tuile, mais un gag. «Un jour, un mec s'est tout fait piquer par un rat d'hôtel, fric, papiers, calibre, avant d'aller bosser. Impossible de porter plainte!» Une fois, à la sortie d'un braquage, ils trouvent la bagnole de repli immobilisée par un sabot de Denver. Une autre, ils laissent entrer dans la banque un copain «au visage tout gris», genre «robot de la Guerre des étoiles», à force de se passer la main dans ses cheveux teints argent à la bombe spray. En général, la bande ●●●

ÉPILOGUE

En 1996, la cour d'assises de Paris a condamné Robert Marguery, alias «Bichon», devenu mystique, et Jean-Claude Myszka, atteint de névrose carcérale, à douze ans de réclusion criminelle pour sept braquages. André Bellaïche, qui a obtenu un non-lieu pour les vols à main armée, n'a pris que huit ans de prison pour recel et association de malfaiteurs. En fuite durant quatorze ans, le plombier de Belleville Patrick Geay a été rattrapé en 2003 dans un modeste deux-pièces à Paris. Jugé en 2004, il a été condamné à quinze ans puis, en appel en 2006, à dix-sept ans, et reste incarcéré. Après sa libération en 1999, le descendant de Polonais Jean-Claude Myszka a échoué chez sa mère à Aubervilliers, sans le sou et au RMI. En proie à des hallucinations, soigné en psychiatrie, le fragile Myszka a fini par se tirer une balle dans la tête en 2003 dans un local à poubelles. La foi au cœur, Bouddha et le Christ au cou, Robert Marguery habite un village en Thaïlande avec sa fille, a acheté des éléphants pour promener les touristes, a un bébé d'un an avec une Birmane. Tenancier de boutiques de disques et de DVD, André Bellaïche sillonne Paris à scooter pour déguster des occasions et a réinventé rue Mouffetard le Belleville de son enfance.



Tapissage en garde à vue, le 14 décembre 1986. De gauche à droite (non floutés) Jean-Claude Myszka, André Bellaïche et Gian-Luigi Esposito.

PATRICIA TOURANCHEAU

••• braque six ou sept banques d'affilée, puis disparaît de la circulation. A des milliers de kilomètres, avec des faux papiers. Sauf le 18 mars 1982, un coup unique. Les Postiches ont tiré le gros lot à la BNP de La Celle-Saint-Cloud, 136 coffres-clients en moins de deux heures, et 17,6 millions de francs dans les caisses, et ont aussitôt délaissé les banques de Paname pour flamber le butin au soleil. Pas question de rester traîner à Belleville ou à Montreuil. Ils se sont piqués de voyages. Le monde est à eux.

Vacances. Patrick Geay, perdu sans sa ville, recrée Paris même en Papouasie. Habillé en militaire kaki, l'Italien de Belleville passe son temps, paraît-il, à bricoler sa radio pour capter la France et à chercher baguettes de pain, kil de rouge et steak frites. Robert Marguery, lui, s'intéresse aux peuples, aux coutumes et aux religions. Indonésie, Pérou, Sri Lanka, Thaïlande, etc., l'aventurier rapporte de ses incursions dans la jungle de grosses araignées ou des serpents venimeux qui font blêmir les douaniers aux frontières, ou encore des crânes offerts par des chasseurs de tête. En Asie, Marguery le curieux s'initie au bouddhisme et goûte aux spécialités locales. «Bichon», c'est un phénomène. Fils de fondeur de Bagnolet, Marguery a vu sa vocation de pilote de course contrariée par son paternel. Affiner des métaux avec papa à 15 ans n'a pas convenu à «Bichon», choyé par sa maman. Si encore on lui avait demandé de fondre de l'or. Robert Marguery se passionne pour les belles voitures et les belles filles. «Bichon» ne travaille plus de façon honnête depuis l'âge de 20 ans, la fin du service militaire. En 1970, à 24 ans, Marguery, marié et père de famille, plonge pour la première fois en prison. Puis y retourne, toujours pour vols avec arme. Septembre 1981, Marguery ressort de la centrale de Melun, pile pour le démarrage du grand carnaval.

Attaques en plein jour. Le coup de génie des Postiches, c'est d'associer deux corps de métier, des braqueurs et des casseurs, pour percer en plein jour les coffres non protégés des particuliers. Et de s'armer de courage pour rester une à deux heures dans les agences. En haut, les élégants enfouraillés assurent l'«accueil du public», le temps du hold-up. En bas, les ouvriers encagoulés ouvrent à la chaîne les miniconsignes. Seuls l'argent, les devises, les bijoux, les pièces et lingots d'or sont enfournés dans les sacs de paquetage kaki. Les documents, testaments, papiers, dossiers sont jetés pêle-mêle sur le sol. Et les caisses de la banque délestées du liquide. Pour «ne pas se faire reconnaître», maître mot de l'équipe, les costumes sont interchangeable. «Les Postiches n'apparaissent jamais sous le même aspect, ça brouille les pistes.» Ils ont enfilé à tour de rôle l'imper mastic du vieux avec perruque poivre et sel. Le chapeau cloche, manteau marine et barbiche pointue du rabbin. Ou le loden vert et chapka de fourrure du faux Russe. Les bandits se retiennent de parler dans les banques et changent les noms de code. Ils s'appellent «la Glue, Patrick et Schubert». Ou «Moustache, Gino et Goliath». Ou encore «Athos et Porthos». Un autre jour, «le Capitaine, Omar, la Plume, Milord et Tintin». Grands princes, les

Postiches accueillent des «invités» dans l'équipe. Un ancien compagnon de Jacques Mesrine, par exemple, qui se cache à Aulnay, au retour de sa fuite en Espagne. Cadeau du gang, «25 briques» au mec en cavale et la possibilité de «monter au braco». Jean-Pierre Lepape, un beau braqueur au physique d'Alain Delon avec la voix de Daniel Guichard, est aussi invité «pour se refaire» à sa sortie de prison, en 1982, par son pote Marguery. Ils enquillent 25 braquages avec maîtrise, dosent les coups de crosse et mesurent les risques. Jusqu'à ce 14 janvier 1986 où ça tourne

au bain de sang. Le matin, la Société générale boulevard Gouvion-Saint-Cyr (XVII^e), 3,5 millions de francs de butin. L'après-midi, le Crédit Lyonnais rue du Docteur-Blanche (XVI^e). Un coup de trop. L'alarme sismique de la salle des coffres se déclenche : 67 policiers et 31 véhicules du grand banditisme et de l'antigang attendent aux abords de la banque la sortie des Postiches, pour les suivre. Le commissaire Mertz se croit reconnu et tire trois coups de feu. Riposte. Cafouillage. Marguery est interpellé. Myszka se barre à pied. Un Postiche inconnu libère Geay,

menotté, en kidnappant deux inspecteurs et une voiture de police. Il y a deux morts. Un inspecteur de l'antigang, Jean Vrindts dit «la Sonnette». Et Bruno Berliner, «Bou Sourire» de Belleville. Il y a deux policiers-otages blessés et traumatisés. Trois Postiches s'évaporent dans la nature. La police retrouve la trace d'André Bellaïche, Jean-Claude Myszka et Patrick Geay en Italie et finit par les coincer, le 14 décembre 1986, à Yerres (Essonne) dans un pavillon truffé de pièces d'or. ◀



Le regard d'André Bellaïche sur *Le dernier gang*

• La petite histoire

Suite aux articles publiés par Patricia Tourancheau dans *Libération* – voir document – Ariel Zeïtoun s'était mis à ma recherche. Par le plus grand des hasards, je suis invité à la même époque à l'avant-première du film *Insomnies*, produit par Olivier Glaas. Je décide d'y aller tardivement, pour boire un verre, et j'en viens à parler avec un type que je ne connaissais pas. Je finis par lui demander ce qu'il fait dans la vie, il me répond : "je joue au poker". J'enchaîne en lui disant : "je connais d'autres raccourcis", et immédiatement, il me dit "vous êtes André Bellaïche !". C'était Olivier Glaas, qui m'a aussitôt annoncé qu'Ariel Zeïtoun voulait me rencontrer. Nous avons donc diné ensemble quelques jours plus tard, nous avons énormément parlé – Ariel avait autant de choses à me dire que moi à lui raconter ! – et nous avons décidé de bosser ensemble. Cela a été réglé dès notre première rencontre.

• Ariel Zeïtoun et Olivier Glaas

La première fois que j'ai rencontré Ariel, je me suis retrouvé face à un séducteur, et lui de même : cela avait tout du combat de charmeurs de serpents ! En plus, nous faisons la même taille, à quelques centimètres près, nous sommes nés au même moment, à quelques jours près et au même endroit, à quelques kilomètres près, si bien que j'ai fini par lui dire un jour : "finallement, nous sommes deux battants qui ne demandons rien à personne, nous avons la même culture de fidélité et d'amitié : j'aurais pu être Ariel Zeïtoun et toi André Bellaïche". J'avais complètement confiance en Ariel, qui a d'ailleurs tout fait pour me protéger. Quand je l'ai rencontré, je ne le savais pas encore, mais j'avais besoin de lui, et vice versa. Il s'est battu avec acharnement pour faire ce film, il y a laissé beaucoup de lui : il m'est ami et je le lui rends bien. Quand j'ai été libéré au bout de

cinq ans de prison, les surveillants ont presque ouvert le champa-

• Belleville

La séquence la plus émouvante du film est pour moi l'ouverture sur le Belleville que j'ai connu, et qui n'existe plus que dans les archives : j'avais l'impression d'avoir à nouveau 10 ans ! Ariel a pris un risque fou en choisissant de filmer en décor naturel, et le premier jour de tournage se déroulait justement dans mon quartier. Je quitte Belleville en 1975, pourchassé par toutes les polices, et je le retrouve protégé par la police... qui encadrerait le tournage ! En tout cas, l'atmosphère est toujours là : le jour où ma femme Laurence est venue sur le plateau, Ariel tournait aux Buttes-Chaumont, et j'avais très peur de ce qu'elle allait ressentir. La scène était tellement bien jouée qu'elle m'a avoué qu'elle avait réalisé, à ce moment-là, ne pas s'être rendu compte du temps qui avait passé. Et au moment où elle a vu Vincent et Clémence s'embrasser sur le ponton, elle a eu envie que je l'embrasse moi aussi, comme dans le film...

• Le mot de la fin

Revenir sur tout cela a été un vrai voyage au bout de l'enfer : je n'avais pas forcément envie de me replonger là-dedans, y compris parce que nous avons aussi beaucoup évoqué l'enfance avec Ariel. Mais finalement, j'ai réalisé que l'on ne décide de rien dans la vie, que l'on n'est jamais prévenu de rien. De même que l'on n'apprend pas à être mère, on n'apprend pas à être voyou : on le devient.

• Du récit au film

J'ai mis beaucoup de temps à comprendre qu'à partir du moment où tu donnes ton histoire au cinéma, elle ne t'appartient plus : c'est l'horreur absolue. Mais Ariel a finalement réussi à me faire admettre qu'il s'agissait d'un film, et pas d'un documentaire.

gne tant ils étaient soulagés de me voir partir. Et Ariel, cela fait déjà sept ans qu'il me supporte, au même titre qu'Olivier Glaas, qui est lui aussi devenu un ami.



Création : Caroline Serra pour YdéO
Textes et entretiens : Mathilde Lorit
Photos : Frédérique Barraja
Réalisation Imp. Graphic Union - R.C. Melun B 313 445 850
Septembre 2007



A Saint-Martin, le quartier d'habitat le plus cher de la ville.
Au marteau et au bu
57 coffres volent en



Le film
trug

...commando pille
...coffres à Passy

